
3 1761 08265450 0

LE MOUSSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

PAR M. ÉMILE SOUVESTRE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 18 Janvier 1846.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, 46.

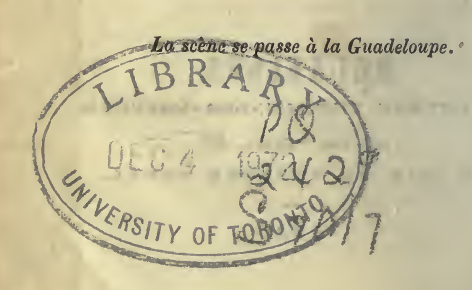
LE SOIR AU THÉATRE ROYAL.

1846

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULIEN, mousse.	M. BOUFFÉ.
LAGARCETTE, maître de timonerie.	M. LEPEINTRE aîné.
BALANDIER, maître de danse.	M. LEPEINTRE jeune.
BERTHAUT, colon.	M. CASIMIR ROMAND.
HENRY, lieutenant de vaisseau.	M. CACHARDY.
VINCENT, riche colon.	M. DUSSERT.
L'ESCARBOT, douanier.	M. KOPP.
UN JUGE.	M. RENAUD.
PARISIEN, matelot.	M. ALFRED.
ROUGET.	M. CHARRIER.
L'ESTURGEON.	M. AMÉDÉE.
JENNY LAROCHE.	Mme PAUL ERNEST.
Mme MORAND, femme de Lagarcette.	Mme THIBAUT.

MATELOTS, COLONS, SERVITEURS DES DEUX SEXES.

La scène se passe à la Guadeloupe.



ACTE I.

e théâtre représente une salle basse de l'habitation de Mlle Laroche, dont le fond, tout ouvert, laisse voir la mer, une partie du quai et l'arrière d'un navire, ainsi qu'un canot amarré au quai. — La droite, également ouverte, laisse voir la plantation ; à gauche, entrée des appartemens, une porte au 1er plan, une autre au troisième. — Chaises en bambou, caisses, balots, sacs de café çà et là, etc.

SCENE PREMIERE.

BERTHAUT, LAGARCETTE, BALANDIER,
MATELOTS.

u lever du rideau, des Matelots finissent de décharger le navire, et déposent en scène leurs fardeaux, au fond à droite et entre les deux portes de gauche; d'autres sont occupés à retirer un cable de la mer, une planche forme un pont du navire au quai, on l'ôte quand le chœur est terminé.

CHOEUR.

ir : *Joyeux marins.* (3me acte de la Salamandre. Palais-Royal.)

Joyeux marins,
Que nos refrains
Nous donnent du cœur à l'ouvrage ;
Allons, courage,
Ça va bien,
Et la mer ne nous prendra rien.

PARISIEN.

V'là c'que c'est que d'marcher d'accord ;
Ferme et vite,
On s'en félicite;
Et dans le port,
Tout comme à bord,
On fait honneur à l'Amphitrite.

Reprise du Chœur.

Joyeux, etc.

BALANDIER, *entrant par le fond à gauche. Il porte un parapluie ouvert.*

C'est admirable!

BERTHAUT, *de même.*

Grâce à ces braves marins, on ne perdra aucune marchandise.

BALANDIER.

C'est qu'un instant plus tard la goëlette sombrait en vue du port. Ça m'a donné un coup dans le diaphragme... Je ne peux pas supporter les émotions vives! j'ai la fibre trop sensible.

LAGARCETTE, *à la cantonade au fond, venant de la gauche.*

Pas par là!... à droite donc, à droite, bigorneau de rivière! Ferme mes lascars... (*Il entre.*) Arrimez-moi ça vent arrière!

BERTHAUT.

Eh! c'est ce brave père Morand.

LAGARCETTE, *venant à lui.*

Votre serviteur, M. Berthaut.

BERTHAUT.

Je viens d'apprendre l'accident arrivé à la goëlette qui avait embarqué la récolte de Mlle Laroche.

LAGARCETTE.

Parbleu! vos pilotes ont voulu débouquer malgré le mauvais temps. Aussi le navire a touché sur les *pierres noires*, et encore bien heureux que mon neveu Julien s'en soit aperçu...

BERTHAUT.

C'est lui qui vous a prévenu.

LAGARCETTE.

Il a l'œil à tout, ce moussaillon-là!

BERTHAUT.

Il a tant de cœur! de dévouement!

LAGARCETTE.

N'est-ce pas? c'est un brave garçon, mon neveu?

BERTHAUT.

Et avec cela, l'intelligence la plus vive! Je ne serais pas étonné de lui voir un jour porter l'épaulette.

LAGARCETTE, *avec transport.*

Vous croyez?... mon neveu officier! Je servirais sous mon neveu! Ah! mille noms, si j'avais ce bonheur!

BERTHAUD, *souriant.*

Vous ne craignez donc pas, si cela arrivait, que Julien ne prît sa revanche des corrections maritimes que vous lui infligez ? car, entre nous, vous avez toujours la main levée sur ce pauvre garçon. Ça n'est pas bien.

LAGARCETTE, *étonné et avec sensibilité.*

Comment!... mais vous oubliez alors que le petit n'a plus de famille. Je suis son seul parent, je dois m'occuper de son éducation. Qui est-ce qui le soignera donc ce pauvre enfant, si c'est pas moi?... je lui enseigne les vrais principes du métier.

BERTHAUT.

Avec accompagnement de coups de garcette.

BALANDIER.

Ah bah!

LAGARCETTE.

Pour qu'il les retienne... faut savoir ce que c'est qu'un mousse.

AIR : *Que votre maîtresse est heureuse.*

C'est gentil, mais ça n'a pas d'tête,
Ça n'garde rien dans son esprit,
Tandis qu'au moyen d'la garcette
Ça rest' comm' si c'était écrit.

BALANDIER.

Ça reste trop.

BERTHAUT.

Et Julien dit :

Qu'il trouve dans votre autographe...

LAGARCETTE.

Queuqu' lettr's de trop ? Ah ! oui ! j'comprends;
Ça, c'est la faute de mes parens,
Qui n'm'ont pas appris l'ortographe.
Je n'sais pas un mot d'ortographe.

BALANDIER.

A sa place, je vous conseillerais d'apprendre à lire. Il m'intéresse ce jeune nautonier.

LAGARCETTE.

Il est certain que c'est lui qui nous a prévenus, et M. Henry a obtenu du commandant une embarcation avec quoi que j'ai fait remorquer *le Commerce* jusqu'au quai, où on finit de le décharger.

BALANDIER, *saluant.*

Recevez mes félicitations, monsieur, je vous prie.

LAGARCETTE.

Couvrez-vous donc, monsieur, et ne vous gênez pas pour moi... si vous voulez fermer votre parapluie...

BALANDIER.

C'est juste... (*Il le ferme.*) J'ose à peine le quitter, monsieur; depuis trois jours que je suis arrivé à la Guadeloupe, j'ai déjà reçu cinq averses et quatre coups de soleil.

LAGARCETTE.

En effet... monsieur est un peu avarié.

BALANDIER.

A propos d'avaries, j'espère que la cargaison n'en aura pas.

LAGARCETTE.

Oh! que non, tout sera sauvé.

BERTHAUT.

Tant mieux! cette pauvre demoiselle Jenny a si peu de bonheur.

LAGARCETTE.

C'est pourtant vrai, M. Berthaut... la crême des demoiselles, on peut le dire... et avoir la chose de perdre son père d'abord... puis sa mère.

BALANDIER.

Enfin, on a sauvé les marchandises, c'est le principal pour nous autres créanciers.

LAGARCETTE, *le regardant de travers.*

Ah! monsieur est un des créanciers de la succession?

BALANDIER.

Du chef de mon frère, Nicolas Balandier, dont je suis légataire.

LAGARCETTE.

Et monsieur vient faire vendre l'héritage de cette pauvre demoiselle?

BERTHAUT.

Oui, monsieur arrive de France.

BALANDIER.

Ah! monsieur, quelle traversée!... comprenez-vous, moi, Balandier, maître de danse retraité, demeurant au passage du Caire, exposé subitement à toutes les vicissitudes de l'Océan... six semaines de navigation et toujours dans l'état d'une personne qui fume son premier cigare.

BERTHAUT.

Vous avez eu une traversée pénible?

BALANDIER.

Un temps détestable. Il y avait des momens où le vaisseau se couchait sur le flanc d'une manière effrayante. Alors deux matelots, deux vigoureux gaillards, me transportaient vite de l'autre côté.

LAGARCETTE.

Pour redresser le bâtiment.

BALANDIER.

C'est possible, et cette manœuvre leur réussissait volontiers.

LAGARCETTE.

Je crois bien...

Il remonte au fond, puis redescend à droite.

BALANDIER.

Mais c'est égal, je suis décidé à ne plus m'exposer à une pareille révolution, à me fixer à la Guadeloupe.

BERTHAUT.

Raison de plus, mon cher M. Balandier, pour vous montrer accommodant avec Mlle Jenny Laroche; je vous l'ai dit, vous ne pouvez rien perdre, il ne s'agit que de lui accorder du temps.

BALANDIER.

Cependant, vous voyez que le plus fort créancier, M. Vincent, a refusé toutes vos propositions d'arrangement et qu'il persiste à poursuivre la vente.

BERTHAUT.

Il est vrai... je ne sais d'où peut venir son acharnement contre Mlle Laroche.

BALANDIER.

Oh! de l'acharnement! voilà comme on juge toujours ses créanciers.

BERTHAUT.

Créancier!... mais on ne lui devait rien, à lui, monsieur.

BALANDIER.

Les titres qu'il possède, pourtant...

BERTHAUT.

Il les a tous achetés.

BALANDIER.

Ah bah! dans quel but?

BERTHAUT.

Eh! le sais-je?... dans un but de haine, que je ne puis m'expliquer, contre une pauvre enfant sans appui, sans défense!

LAGARCETTE.

Mais qu'est-ce que c'est donc que ce marsouin-là ? Julien ni moi ne l'avons jamais vu.

BERTHAUT.

Ce n'est pas étonnant, c'est depuis votre départ qu'il est venu s'établir à la Guadeloupe.

LAGARCETTE.

Ah !...

BERTHAUT.

Propriétaire de la plus belle plantation de l'île, il ne s'est fait connaître jusqu'à présent que par son opulence et son inflexibilité.

LAGARCETTE.

Oui, il paraît que c'est un gredin fini.

BERTHAUT.

C'est un homme redoutable.

BALANDIER.

Ah bah !

BERTHAUT.

Bravant toutes les haines, acceptant toutes les provocations et toujours heureux dans ses luttes, il a réussi à acquérir une influence qu'il doit à l'implacable énergie de son caractère, autant qu'à sa richesse... C'est enfin un de ces hommes que personne n'aime et que tout le monde ménage.

BALANDIER.

Ah ! diable ! il faudra que je lui fasse une visite de politesse.

LAGARCETTE.

Oui. Eh bien ! dites donc, par la même accasion ne lui faites pas mes complimens.

BALANDIER.

Je n'y manquerai pas.

LAGARCETTE, *remontant.*

Merci... j'vas voir si tout est fini là-bas... Ah! voilà Mlle Laroche avec notre lieutenant...

Il sort.

BALANDIER.

Son cousin, M. Henry?... je me retire...

Fausse sortie.

BERTHAÛT.

Restez, je devais vous présenter...

BALANDIER.

Non, non, il faut que j'examine la plantation, les produits.

BERTHAUT.

Allez, allez, monsieur...

BALANDIER.

Ah! mon parapluie... on ne sait pas ce qui peut arriver...

Il prend son parapluie qu'il avait déposé sur une caisse à droite.

ENSEMBLE.

AIR *de Nargeot.*

Voici la demoiselle,
Cher monsieur, sans adieu,
Excusez-moi près d'elle,
Moi, je reste près d'elle,
Nous nous verrons dans peu.

(Balandier sort par le 2me plan, à droite.)

SCENE II.

HENRY, JENNY, *arrivant de la gauche par le fond,* BERTHAUT.

JENNY, *donnant le bras à son cousin.*

Oui, mon cousin, je compte toujours sur vous. Ah! c'est M. Berthaut.

HENRY.

Eh bien! quelles nouvelles?

BERTHAUT.

Bonnes, je l'espère. M. Balandier achève de visiter les plantations; il reconnaîtra la vérité de ce que je lui ai dit, et consentira à un arrangement.

JENNY.

Qu'importe?... M. Vincent refuse.

BERTHAUT.

Qui sait?... Si vous preniez une ferme résolution, si vous consentiez à lui parler vous-même...

JENNY.

Oh! je n'oserai jamais.

HENRY.

Mais moi, ne puis-je le voir pour vous?

JENNY, *vivement.*

Non, Henry, c'est impossible, vous vous laisseriez emporter. Cela ne serait pas d'ailleurs convenable; songez que M. Berthaut seul connaît nos projets d'union.

HENRY.

C'est là ce que je vous reproche, Jenny. Pourquoi en faire plus longtemps un mystère? pourquoi avoir reculé le moment où je dois vous donner mon nom et acquérir le droit de vous protéger ouvertement?

JENNY.

Ah! j'ai confiance en vous, Henry; mais je tremble malgré moi, j'ai peur de vous apporter en dot quelque malheur.

BERTHAUT.

Que dites-vous?

JENNY.

Tout a été si étrange dans ma vie : nous habitions là Dominique où je suis née lorsque je perdis mon père... et je me rappelle encore le trouble de ma mère; ce n'é-

tait pas seulement de la douleur... mais une sorte d'épouvante... Ce que nous avions de plus précieux fut réuni à la hâte, et quand nous nous embarquâmes pour la Guadeloupe, notre départ ressemblait à une fuite.

BERTHAUT.

Se peut-il?

JENNY.

Arrivées ici, nous avons vécu dans une retraite si sévère que nos voisins même sont restés pour nous des étrangers. Les services rendus par M. Berthaut, et votre titre de parent, Henry, avaient pu seuls décider ma mère à faire deux exceptions.

BERTHAUT.

En effet, je me suis souvent étonné que malgré le voisinage de la Dominique, Mme Laroche n'eût conservé aucune relation avec ses anciennes connaissances, qu'elle semblât même éviter toutes les personnes qui venaient de l'île anglaise...

HENRY, *à Jenny.*

Et vous n'avez jamais soupçonné la cause de cette conduite?

JENNY.

Non, jamais... j'ai seulement pensé que quelque souvenir facheux pesait sur la vie de ma mère... peu d'heures encore avant de mourir, elle m'embrassait avec des larmes, elle s'effrayait de me laisser ici.

HENRY.

Pourquoi y demeurer plus longtemps? Écoutez-moi, Jenny, j'ai formé un projet que vous adopterez; il le faut.

JENNY.

Quel projet?

HENRY.

Notre mariage, malheureusement retardé, ne peut avoir lieu maintenant, car à chaque instant la frégate peut recevoir l'ordre de départ, mais partez avec elle.

JENNY.

Moi, partir ?

HENRY.

Vous trouverez en France ma famille qui est aussi la vôtre... D'ailleurs, la femme de l'intendant, Mme de Fareul, doit s'embarquer aujourd'hui même ; vous seriez dans sa compagnie, sous sa protection.

BERTHAUT.

Mais en effet, l'occasion me semble excellente.

HENRY.

Vous le voyez, M. Berthaut est de mon avis. Et quant aux dispositions à prendre, vous pouvez compter sur son amitié éprouvée.

BERTHAUT.

Oui, mais à une condition ; c'est qu'avant son départ, Mlle Jenny fera une dernière tentative d'arrangement, qu'elle consentira à voir M. Vincent... (*Mouvement de Jenny.*) Il le faut ; votre mère avait refusé de le recevoir, vous-même avez repoussé ses visites ; je suis sûr que c'est une des causes qui l'irritent contre vous... Voyons, pas d'enfantillage, chère demoiselle ; voulez-vous qu'on vous accuse d'avoir couru vous-même au-devant de votre ruine ?

JENNY.

Vous avez raison, M. Berthaut ; je recevrai M. Vincent.

BERTHAUT.

Vrai ?

JENNY.

Aujourd'hui même.

BERTHAUT.

Eh bien! à la bonne heure; je me charge de vous l'envoyer...

Il remonte.

HENRY.

C'est cela; de mon côté, je vais prévenir Mme de Fareul.

BERTHAUT.

Mais, j'y pense, n'oubliez pas d'emporter en France les papiers nécessaires, l'acte de mariage de votre mère, votre acte de naissance.

JENNY.

Tout cela est à la Dominique.

HENRY.

Heureusement que la distance n'est que de quelques lieues.

BERTHAUT.

Dès demain j'enverrai mon régisseur... Je cours chez M. Vincent, et... Ah! voici nos matelots qui ont achevé la besogne.

SCENE III.

HENRY, LAGARCETTE, JENNY.

LAGARCETTE, *à Berthaut qui sort.*

Serviteur, M. Berthaut.

BERTHAUT.

Au revoir, mon brave...

Il disparaît par le fond, à gauche.

HENRY, *remontant vers Lagarcette.*

Eh bien! tout est donc achevé?

LAGARCETTE.

Tout, mon lieutenant.

JENNY.

Déjà! comment vous remercier, monsieur, Morand?

LAGARCETTE.

Oh! mademoiselle, faites pas attention.

HENRY.

Quant à moi, je vous félicite comme chef, et je vous remercie comme parent de M[lle] Laroche. Car c'est vous qui avez commandé le sauvetage.

LAGARCETTE.

Dam! mon lieutenant, on fait ce qu'on peut...

Bruit au fond, à droite.

HENRY.

Quel est ce bruit?

PARISIEN, *arrivant de la gauche avec des Matelots après avoir regardé à droite.*

Tiens, v'là vot' neveu qui a une dispute.

TOUS.

Julien!...

ROUGET.

Eh! oui!...

Il sort en courant vers la droite avec des Matelots.

SCENE IV.

JULIEN, L'ESCARBOT, LAGARCETTE, ROUGET, L'ESTURGEON, HENRY, JENNY.

LAGARCETTE.

Mon neveu? Ah! le gredin!

L'ESTURGEON, *en dehors.*

J'vous dis qu'il a tort...

PLUSIEURS VOIX, *de même.*

Non, non!... — Si!...

ROUGET.

Touché!

L'ESTURGEON.

Bravo! bravo! Julien!...

Rire général à la cantonade.

LAGARCETTE, *à la porte du fond.*

Julien !... ici, gueux !...

ROUGET.

Assez ! assez !...

On voit paraître au fond Julien entraîné par l'Escarbot. Il est tentouré de Marins.

L'ESTURGEON.

Eh ! oui, viens donc !

JULIEN.

Laissez-moi, faut que je l'éreinte !

LAGARCETTE.

Ici ! ou gare les coups !

JULIEN.

Je m'en moque pas mal !

LAGARCETTE, *le faisant passer violemment.*

Est-il enragé !...

JULIEN.

Je le retrouverai... faudra qu'il avoue qu'il a menti, ou sinon...

JENNY.

Julien !...

JULIEN, *apercevant Mlle Jenny.*

Ah ! Mlle Jenny !...

Il referme sa chemise qui est ouverte et déchirée

JENNY.

Quoi ! c'est vous, Julien ? dans un pareil état !

JULIEN, *honteux.*

Pardon, mademoiselle...

L'ESCARBOT.

Il a le diable au corps...

LAGARCETTE.

C'est donc avec toi, gabelou, qu'il a eu un abordage!

L'ESCARBOT.

Mais non, c'est avec...

JULIEN.

Ah bah! c'est rien, des bêtises, des mots...

LAGARCETTE.

Avec qui?

JULIEN.

Avec un grand, taillé en mât de hune.

ROUGET.

Qui porte des chaussons de lisière.

L'ESTURGEON.

Une redingote chocolat.

JULIEN.

Et une casquette en paille, comme le gardien de l'arsenal...

L'ESTURGEON.

Et tu l'as joliment aplatie sa casquette...

JULIEN.

Histoire de rire!... quoi!...

L'ESCARBOT.

Oh! il appelle ça rire!...

ROUGET.

Quand je suis arrivé, le grand avait l'œil tout rouge.

JULIEN.

C'est pas ma faute, il est miope c't'homme, il a voulu regarder un coup de poing de trop près...

On rit; Lagarcette fait faire silence.

JENNY.

Se mettre ainsi en colère! se battre! mais savez-vous, Julien, que c'est affreux!

HENRY.

Je ne te savais pas querelleur.

LAGARCETTE.

Entends-tu ce qu'on te dit, double gueux?

JULIEN, *honteux.*

Oui, mon oncle.

LAGARCETTE.

Et tu n'as rien à répondre pour t'excuser?

JULIEN.

Du moment que j'ai mécontenté Mlle Jenny, il n'y a pas d'excuse, j'ai eu tort.

L'ESTURGEON.

Oh! quant à ça, ne le croyez pas, père Lagarcette, il a fait ce qu'il devait faire.

L'ESCARBOT.

Je vais vous conter la chose.

JULIEN.

Non, c'est inutile.

LAGARCETTE.

Veux-tu bien te taire!

ROUGET.

Il paraît que le grand...

JULIEN.

Mais puisque je vous dis que c'est histoire de rire.

LAGARCETTE, *lui donnant une tape.*

Ah! tu me prends sur les nerfs, mousse!

HENRY, *l'arrêtant.*

Voyons de quoi il s'agit.

L'ESCARBOT.

Eh bien! il y avait là le régisseur de M. Vincent, qui, en voyant rentrer les récoltes de Mlle Laroche, a dit que tout ça appartiendrait bientôt à son maître.

L'ESTURGEON, *continue.*

Julien a répondu que M. Vincent n'avait pas d'âme de vouloir ruiner ainsi de gaieté de cœur une pauvre orpheline...

L'ESCARBOT.

Alors le régisseur a dit que si l'on ne prenait pas ses précautions, Mlle Laroche pourrait tout vendre et lever le pied...

TOUS.

Ah!...

L'ESTURGEON.

C'est à ce mot-là que Julien es- tombé dessus...

Tous remontent la scène.

JENNY.

C'était pour moi, et je lui et fait des reproches... (*Allant à Julien qui est resté sur le devant de la scène.*) Pardonnez-moi, Julien, de vous avoir grondé...

JULIEN.

Oh! je n'y pense plus, allez, mademoiselle, si vous ne m'en voulez pas.

JENNY.

Non; seulement, une autrefois, mon ami, méprisez les attaques que vous entendrez contre moi, je l'exige... (*Remontant vers les Matelots.*) Mais ceci nous a fait oublier vos braves camarades; je veux qu'ils déjeunent à l'habitation... (*A Lagarcette.*) Je vais vous faire servir...

Fausse sortie.

LAGARCETTE.

Non, non, ne dérangez personne, mademoiselle; est-ce qu'ils n'ont pas tous quatre domestiques et le pouce à leur service... A la cambuse, les enfans, et apportez ça ici!...

Tous sortent par la gauche, porte du 3me plan.

JENNY, *revenant à Julien qui fait la moitié du chemin.*

Vous m'avez entendu, Julien, plus de querelles, jamais! jamais! vous me le promettez?...

Elle sort par la gauche, porte du 1er plan.

SCENE V.

LAGARCETTE, JULIEN, HENRY.

JULIEN, *qui a reconduit Jenny.*

Oui, Mlle Jenny, vous pouvez être sûre que je ferai tout ce qui vous sera agréable... (*Revenant.*) Et vous ne

voulez pas qu'on se fasse hacher pour une créature du bon Dieu comme celle-là!

HENRY.

Ah! tu as raison, Julien, il suffit de la connaître pour l'aimer.

JULIEN.

Et voilà dix ans que je la connais, moi, M. Henry, ce qui veut dire que voilà dix ans qu'elle me fait du bien.

LAGARCETTE.

C'est vrai, ça date de mon voyage au pôle nord.

JULIEN.

Oui, je vivais alors ici avec ma mère dans une petite cabane au bord de l'eau, où personne n'a voulu aller demeurer depuis, parce qu'on dit que c'est trop mal sain; mais pour nous ça avait un grand avantage... on ne payait pas de loyer, aussi nous y restions.

HENRY.

Pauvres gens!

JULIEN.

Ah! oui, et surtout pauvre mère! car elle avait là déjà le mal qui la tuait, elle ne pouvait plus se lever, et elle manquait de tout.

LAGARCETTE.

Mille millions! tandis que moi je mangeais ma ration dans les mers du nord sans rien savoir!...

JULIEN.

Vous étiez trop loin, mon oncle, et moi, j'étais trop petit! tout ce que je pouvais faire, c'était de ne rien dire quand j'avais faim, et d'aller m'asseoir sur la porte... pour me distraire l'estomac... j'étais là comme ça un soir, quand je vois passer une petite demoiselle que j'avais encore jamais vue, mais fraîche et jolie!... un vé-

ritable ange du paradis, avec une écharpe de mousseline et des brodequins de satin... En m'apercevant, elle s'arrête et me demande pourquoi j'ai l'air triste. Moi, je lui réponds naturellement que ma mère est malade et qu'il n'y a pas de pain à la maison... Pas de pain! dit-elle, avec une petite voix qui se met à trembler, pas de pain, mon Dieu! et elle court vers sa mère, Mme Laroche, qui était à quelques pas, elle la ramène, elles entrent toutes deux, elles consolent la malade, et une heure après on ne manquait plus de rien dans la cabane.

LAGARCETTE, *attendri.*

Cristi, c'est bien, ça.

JULIEN.

Oh! oui, c'est bien! Et pendant six mois, M. Henry, leur bonté ne s'est pas ralentie; gardes, remèdes, médecins, elles fournissaient tout, elles payaient tout... mais c'était inutile, ma mère avait souffert trop longtemps, voyez-vous; le froid, la faim, le chagrin, tout cela, à la longue, fait une maladie dont on ne guérit plus, si bien qu'un jour la pauvre mère m'a embrassé, elle m'a dit quelques mots tout bas, pour me recommander d'être un honnête garçon... puis ses yeux se sont fermés, M. Henry, et... ils ne se sont plus ouverts.

HENRY.

Pauvre Julien!

JULIEN.

Mais c'est alors, surtout, que Mme Laroche et Mlle Jenny, ont montré tout ce qu'elles avaient de bon dans le cœur! D'ordinaire quand il s'agit de pauvres gens comme nous, on prend les morts qu'ils ont aimés, on les jette dans un trou de terre avec les autres, et tout est fini; mais moi, ma mère a sa place au cimitière... quand je reviens d'un voyage, je sais où me mettre à genoux et

je puis dire : Me voilà, ma mère, je ne t'ai pas oubliée et je suis toujours un brave garçon comme tu le voulais.

HENRY, *lui prenant la main.*

Oui, un brave garçon, et ta reconnaissance le prouve.

LAGARCETTE, *après avoir essuyé une larme dit avec explosion.*

Et tu n'as pas éreinté tout-à-l'heure ce gredin de régisseur?

JULIEN.

J'avais commencé; en trois coups de poing, je l'avais fait arriver à plat, mais on m'a interrompu au milieu du branle bas!

TOUS LES MARINS, *en rentrant.*

Voilà le déjeuner.

LAGARCETTE.

Ma foi, il arrive bien, car les émotions, ça creuse.

L'ESTURGEON.

Posez ça là, les agneaux.

LAGARCETTE.

Nous allons fêter la cambuse.

HENRY, *sur le devant.*

Ah! dis-moi, Julien, as-tu achevé les copies dont je t'avais chargé?

JULIEN.

Oui, lieutenant, le signalement du capitaine de l'*Ariel,* la liste des navires qu'il a pillés, le rapport des commandans, tout est prêt.

HENRY.

C'est bien; tu me les remettras, car d'un instant à l'autre nous pouvons appareiller.

JULIEN.

Partir déjà!

HENRY, *en confidence.*

Oh! cette foi, je ne partirai pas seul.

JULIEN.

Bah ! *elle* a consenti ?

HENRY.

Chut !

LAGARCETTE.

Salut, mon lieutenant.

HENRY.

Bon appétit, mes braves...

Il sort par le fond, à gauche.

TOUS.

Merci, mon lieutenant !

JULIEN.

Allons, messieurs, la main aux dames... mettez vos gants blancs...

Il roule un petit tonneau, qui va frapper les jambes de Lagarcette.

LAGARCETTE.

Eh bien... qu'est-ce que c'est ?

JULIEN.

Ça, mon oncle, c'est un fauteuil à roulettes... seulement il n'y a pas de tabouret de pieds.

TOUS.

A table, à table !...

Tous prennent de quoi manger et vont s'asseoir sur les caisses et les ballots ; Rouget se place avec des Matelots sur ceux qui se trouvent entre les deux portes de gauche ; l'Escarbot sur uue chaise, devant eux, plus sur l'avant-scène; Julien seul reste debout; Lagarcette est assis sur le petit tonneau qui lui a été donné par son neveu ; l'Esturgeon est à droite ; les Matelots garnissent le fond.

L'ESCARBOT.

Vous aller déjeuner? je vous laisse.

JULIEN.

Par exemple, s'en aller ! reste donc, je vous invite.

L'ESCARBOT.

Eh bien ! j'accepte.

JULIEN, *lui donnant un morceau de pain et de pâté.*

Tenez ; prenez garde de casser votre assiette...

l'Escarbot va prendre sa place dans l'indication précédente.

L'ESCARBOT.

Ah ! ça, mais dites-moi, c'est donc votre lieutenant qui est chargé de faire de nouvelles recherches sur le corsaire l'*Ariel ?*

LAGARCETTE.

Oui, et c'est mon neveu Julien qui fait les écritures du lieutenant ; mais on ne découvrira rien, c'est moi qui vous le dis.

L'ESCARBOT.

Ah bah ! Pourquoi donc ?

TOUS.

Oui, pourquoi ?

JULIEN.

Chut ! Parlez pas de l'*Ariel* devant mon oncle ; ce nom-là lui fait froid jusque dans les mollets.

L'ESCARBOT.

Comment ! un vieux dur à cuire comme lui, avoir peur d'un pirate !

JULIEN.

Ah bien oui ! un pirate ! mon oncle assure que c'est le *Voltigeur hollandais.*

LAGARCETTE.

Chut, petit !

L'ESCARBOT.

Quoi ! ce vaisseau fantôme qui a un équipage d'âmes en peine et le diable pour capitaine ? Comment ! père Lagarcette, vous pouvez croire à des choses aussi incohérentes !

LAGARCETTE.

Ah ! gabelou ! motus là-dessus ! c'est pas à de momes de ton gabarit à mécaniser les croyances des anciens.

JULIEN.

Mais puisque vous étiez de l'expédition qui l'a coulé, il y a quatre ans, que même vous m'avez dit que vous aviez entendu ses mâts craquer sous la quille de votre navire.

LAGARCETTE.

Oui, je l'ai dit : oui, nous l'avons entendu.

L'ESCARBOT.

Eh bien?

TOUS.

Eh bien ?...

LAGARCETTE.

Eh bien ! ce que nous avions cru vrai n'était pas vrai ! Parce que les navires de l'espèce de l'*Ariel*, on ne les coule pas ; ça rentre dans la mer à volonté comme les marsouins.

LES MATELOTS, *de gauche.*

Cric !

LES MATELOTS, *de droite.*

Crac !

LAGARCETTE, *il se lève ainsi que les Matelots.*

Mais quand je vous dis, Lascars, qu'il n'y a ni *cric* ni *crac* dans ce que je vous raconte ; que je l'ai vu. Et la preuve, c'est que le lendemain, au point du jour, le navire que nous avions coulé, flottait près de nous bord à bord avec tout son équipage.

TOUS.

Bah !...

LAGARCETTE, *avec mystère et terreur.*

Oui, mes matelots... j'ai toujours là devant les yeux ce damné capitaine assis sur son banc de quart et fumant tranquillement son cigare ; on lui crie d'amener, il répond par une bouffée de tabac, et faisant feu de ses deux caronades d'avant, il nous échappe à travers les

récifs où notre corvette ne pouvait pas le poursuivre...

Les Matelots se parlent entre eux avec un air de crédulité.

L'ESCARBOT, *aux Matelots.*

Mais non, mais non! Dans tout ça, père Lagarcette, il n'y a rien de surnaturel, puisque pour dérouter les croiseurs, le pirate avait deux navires absolument pareils.

LAGARCETTE, *avec force.*

Laisse-moi donc tranquille! C'est les philosophes et les journalistes qui ont dit ça, parce qu'ils veulent tout expliquer; mais les vieux savent à quoi s'en tenir.

JULIEN.

Ce que c'est que de nous pourtant; vous n'en voulez pas démordre avec votre vaisseau fantôme, et vous vous moquez de ces pauvres nègres qui se pendent pour retourner dans leur pays.

PARISIEN.

C'est pourtant vrai, ça!

L'ESCARBOT.

Et ils y croient!...

JULIEN.

Encore trois la semaine dernière!

LAGARCETTE.

Quelle différence! Les nègres, c'est des brutes!

JULIEN.

Oui, tandis que les blancs...

LAGARCETTE, *donnant une tape à Julien.*

Ah! en v'là assez!...

Il rend la tape à Parisien, celui-ci la donne à l'Esturgeon, on rit.

JULIEN.

Bon! touché! Partageons...

LAGARCETTE.

Je vous dis que ces parages me portent malheur...

C'est ici que je me suis marié... c'est ici que j'ai perdu ce pauvre Lahoraine, mon matelot...

JULIEN.

Ah! oui, quand le corsaire vous a salué de ses caronades.

LAGARCETTE.

Juste... Lahoraine est tombé, j'ai voulu le relever... — Vieux, qui ma dit, ne te dérange pas... j'sens qu'c'est fini... mais avant d'avaler ma gaffe, je veux te demander un service. — Tout ce que tu voudras, que je lui réponds. — Eh bien! Morand, qui me dit, épouse ma femme qui n'a pas droit à la pension; ça t'embêtera, mais ça lui rendra service et à moi aussi. — C'est dit, que j'ai répondu... Et une fois arrivé à terre, j'ai été trouver la veuve, je l'y ai répété les dernières paroles de son défunt; je l'ai conduite à l'autel, je l'ai épousée *et médiatement* et je suis retourné à bord en la laissant chez Mme Laroche, où on l'a reçue en considération de mon neveu qui était aimé dans la maison dont elle devenait la tante...

L'ESTURGEON.

Et vous l'avez quittée comme ça?

LAGARCETTE.

Sans regrets comme sans remords... d'autant qu'elle m'avait même pas offert un petit verre de rhum à moi, à moi qui venais de l'épouser!

JULIEN.

Et vous lui en voulez pour ça? mais c'est de l'intérêt... Elle sait que le major vous a défendu les spiritueux; ils vous font mal. Avec ça que quand vous vous y mettez, ça va! ça va! jusqu'à ce que vous perdiez le pied marin.

LAGARCETTE.

Parce que j'aime mon état: la terre m'incommode,

et je ne suis content que quand j'ai retrouvé le roulis.

Tout le monde rit.

JULIEN, *sautant au cou de son oncle.*

Ah ! ce bon oncle !...

LAGARCETTE, *le repoussant brusquement.*

Allons, moussaille... (*A part.*) Il est gentil !...

L'ESCARBOT.

Dites donc, j'pense à une chose : si pendant votre absence, le pirate que vous craignez était venu vous enlever votre femme...

LAGARCETTE.

Oh ! non, le gueux ! il n'aime qu'à faire de la peine ; aussi je ne serai tranquille qu'après avoir accompli mon pèlerinage à Notre-Dame du Grand-Morne.

JULIEN.

Eh bien ! le coup de partance, et bon voyage à mon oncle.

TOUS, *levant leur verre.*

C'est ça ! c'est ça !

JULIEN, *à Lagarcette.*

Allons, mon oncle, que Notre-Dame vous donne la santé.

PARISIEN.

La sécurité.

ROUGET.

La prospérité.

L'ESTURGEON.

Du tabac à discrétion.

L'ESCARBOT.

Vingt mille francs de rente.

JULIEN.

Et une paire de bretelles.

PARISIEN.

Sabot.

ROUGET.

Cuiller à pot.

L'ESTURGEON.

Sous d'pied d'guêtre.

TOUS.

En route!... Ah! ah! ah!

JULIEN.

Assez blagué, mesdemoiselles; de la tenue... taisez vos becs et soyons sages, vous aurez de l'eau sucrée.

LAGARCETTE.

De l'eau sucrée?

JULIEN.

C'est du rhum, mon oncle!

LAGARCETTE.

Du rhum! verse-m'en un petit verre.

JULIEN.

Vous appelez ça un petit verre?

LAGARCETTE.

Puisque c'est du rhum.

JULIEN.

Mais vous le buvez dans un verre à bière.

LAGARCETTE.

C'est plus commonde.

JULIEN.

Parce que c'est plus grand... A vous le flacon, les agneaux.

CHOEUR.

AIR *nouveau*.

Verse, verse; que l'on chante
La romance du marin,
Et que la liqueur brûlante,
Tic, toc, tin, tin,
Arrose chaque refrain,
Tic, toc, tin, tin,
Chaque refrain.

JULIEN.

Chantons et buvons à plein verre,

On n'a qu'un jour pour le plaisir;
Si le vent tourne, adieu la terre!
Demain nous pouvons repartir.
Le ciel est pur, la brise est bonne,
C'est pour nous que le soleil luit;
Sur le bord notre chant résonne,
Espoir! espoir! Dieu nous conduit!

Reprise du Chœur.

(Sur ce refrain, ils frappent leurs gobelets les uns contre les autres.)

Quand les flots à chaque secousse
Du navire ébranlent les flancs,
Là-haut, la voix du petit mousse
Chante encore dans les haubans :
Malgré les flots, malgré l'orage,
Malgré les vents, malgré la nuit,
Espoir! espoir! brave équipage,
C'est toujours Dieu qui nous conduit!

Reprise du Chœur.

(Ils dansent et finissent par des poses.)

PARISIEN.

Cristi! c'est du chenu!

LAGARCETTE, *se délectant.*

Hum!... un vrai rayon de soleil mis en bouteille depuis vingt ans... Encore un petit verre!...

Mme MORAND, *dans la coulisse.*

Voyez si rien ne manque, si tout est préparé.

JULIEN.

V'là ma tante!

LAGARCETTE.

Mme Lahoraine; emporte tout ça.

SCENE VI.

ROUGET, L'ESCARBOT, JULIEN, LAGARCETTE, Mme MORAND, PARISIEN, L'ESTURGEON.

Mme MORAND, *entrant par le deuxième plan de droite.*

Est-ce que vous partez?

LAGARCETTE, *à part.*

Pincé.

JULIEN, *bas à Lagarcette.*

Avez-vous entendu, mon oncle?

LAGARCETTE.

Quoi?

JULIEN.

Comme elle a dit : Est-ce que vous partez?

LAGARCETTE.

Ne m'abandonne pas, petit!... (*A sa femme.*) C'est un voyage, voyez-vous, Mme Lahoraine...

Mme MORAND.

Mais vous reviendrez bientôt?

LAGARCETTE.

Ce soir, si je peux.

Mme MORAND, *baissant les yeux.*

Ce soir, vous en avez le droit.

LAGARCETTE, *vivement.*

Non, demain, ne comptez que sur demain, Mme Lahoraine...

Ritournelle de l'air suivant.

JULIEN.

Mme Morand. Mon oncle, dites donc Mme Morand. C'est votre femme.

LAGARCETTE.

Oui, Mme Morand!... c'est ce que je voulais dire, Mme Lahoraine... à demain.

Mme MORAND.

A demain donc, M. Morand.

JULIEN, *passant à sa tante.*

A vous revoir, ma tante... (*Il lui baise la main.*) V'là l'genre, mon oncle, v'là l'genre... En avant, les poulots.

CHOEUR.

AIR : *Amis, chantons la barcarole.* (Muette.)

Lorsque nous quittons le rivage
Pour voguer au pays lointain,

L'hymen n'est pas du voyage,
V'là l'avantage du marin.

Mme MORAND et LES FEMMES.

Lorsque vous quittez le rivage
Pour voguer au pays lointain,
L'hymen n'est pas du voyage,
Ah ! quel dommage
D'êtr' marin !

(Ils sortent par le fond, les Matelots à gauche, Lagarcette à droite.)

Mme MORAND, *au fond.*

Adieu, M. Morand ; ménagez-vous bien ; adieu! adieu!

SCENE VII.

JENNY, *entrant par la première porte de gauche ;* Mme MORAND.

JENNY, *à elle-même, sans voir Mme Morand.*

C'est lui ! il vient de descendre de cheval... je l'ai reconnu... (*Apercevant Mme Morand.*) Ah ! Mme Morand, je vous cherchais.

Mme MORAND.

Pardon, mademoiselle !

JENNY.

M. Vincent vient d'arriver à l'habitation pour me voir.

Mme MORAND.

Encore ! il faut lui dire que mademoiselle ne peut recevoir.

JENNY.

Non, il peut venir.

Mme MORAND.

Le voici !

SCENE VIII.

Mme MORAND, JENNY, VINCENT, *entrant par le fond, venant de la gauche.*

VINCENT, *au fond.*

Je viens de voir M. Berthaut, mademoiselle ; il m'a dit que vous désiriez me parler, et j'arrive.

JENNY.

Je dois vous remercier, monsieur, de votre empressement...

Mme Morand a placé une chaise pour Vincent ; quand il est descendu, elle passe derrière et va également donner une chaise à Jenny.

JENNY.

C'est bien, Mme Morand, laissez-nous, laissez-nous.

VINCENT, *assis.*

J'ai d'abord été surpris, je l'avoue, de votre désir... Je m'étais présenté plusieurs fois inutilement.

JENNY.

Monsieur...

VINCENT.

Oh ! ce n'est pas un reproche, je sais qu'on ma fait, dans la colonie, une réputation qui vous a sans doute effrayée.

JENNY.

J'aime à croire, monsieur, qu'elle n'est pas méritée.

VINCENT.

Pardonnez-moi ! Je suis un maître dur, un voisin peu endurant... rien de plus vrai... mais, l'expérience m'a prouvé que c'était le seul moyen de faire respecter ses goûts et ses droits... Quand je veux une chose, je la veux bien, on en a acquis la certitude, et, sachant que toute lutte avec moi serait inutile, on y renonce.

JENNY.

Pour ma part, monsieur, je ne l'ai jamais cherchée, et si j'ai demandé à vous voir, ce n'est que dans l'espérance d'une transaction.

VINCENT.

Que vous eussiez dû obtenir plus tôt, n'est-ce pas ?...

(*Mouvement de Jenny.*) Oh ! parlez franchement, vous devez me détester.

JENNY.

J'ai pu seulement m'étonner, monsieur, de vous trouver seul inflexible, de vous voir refuser tous les arrangemens offerts pour éviter la vente de mes biens.

VINCENT.

Vente qui doit avoir lieu demain.

JENNY.

Et qui est ma ruine.

VINCENT.

Je le sais ; oui... vous avez pu prendre cela pour de la haine... vous vous êtes trompée.

JENNY.

Comment?

VINCENT, *s'approchant.*

Écoutez-moi... Lors de mon arrivée à la Guadeloupe, je vous vis plusieurs fois ; je vous trouvai charmante...

JENNY.

Monsieur !...

VINCENT.

Je demandai à vous être présenté ; votre mère refusa. Je sus même bientôt qu'elle partageait, comme vous, les préventions soulevées contre moi... Ce fut alors que je me décidai à acheter les créances souscrites par Mme Laroche, afin de me trouver maître de votre sort à toutes deux.

JENNY.

Ah ! monsieur, une telle vengeance...

VINCENT.

Ce n'était point une vengeance... c'était un calcul, je désirais vous avoir dans ma dépendance, parce que je ne voulais plus être repoussé... parce que je

voulais vous voir; parce qu'enfin... je vous aime...

JENNY.

Dieu !

VINCENT, *se levant.*

Oh ! ne vous effrayez pas... cet aveu n'a rien qui puisse vous offenser, et si je le fais, mademoiselle, c'est pour vous demander votre main.

JENNY, *se levant; après un court silence.*

Et moi... je refuse, monsieur...

VINCENT.

Comment !

JENNY.

Vous avez espéré m'ôter la liberté du choix, forcer ma volonté... je refuse.

VINCENT, *brusquement.*

Vous ne dites pas la vérité, Jenny !

JENNY, *blessée.*

Comment ?

VINCENT.

Non... votre refus a une autre cause.

JENNY, *avec dignité.*

Quelle qu'elle soit, je n'ai point à en rendre compte ; je suis libre de mes secrets, de mes affections... et nul n'a le droit de m'interroger... de me forcer de parler... chez moi.

VINCENT.

Chez vous !... En effet, aujourd'hui encore vous pouvez dire chez moi... mais demain, rien de ce qui est ici ne vous appartiendra plus... songez-y... et moi je vous offre la paix avec tous les plaisirs, toutes les joies de l'opulence...

JENNY.

J'ai déjà répondu... mais vous comprenez difficilement, monsieur.

VINCENT, *avec colère.*

Jenny! je saurai qui peut vous inspirer tant de résolution, et malheur à qui se trouvera sur mon chemin!

JENNY, *à part.*

Que dit-il?

JULIEN, *en dehors.*

Elle est ici, mon lieutenant, elle est ici!

JENNY, *effrayée.*

Ciel! Henry! en ce moment!

SCENE IX.

JENNY, JULIEN, VINCENT.

JULIEN, *du fond.*

Ah! mademoiselle, c'est mon lieutenant qui vous apporte la réponse de Mme de Fareul.

JENNY, *allant à la porte du fond. A part.*

Ah! qu'il ne rencontre pas cet homme!

JULIEN.

Tenez, le voilà qui vient.

JENNY.

Non, pas ici... je vais le rejoindre moi-même...

Elle sort.

SCENE X.

VINCENT, JULIEN.

JULIEN, *au fond.*

C'est cela; allez, mademoiselle, il a de bonnes nouvelles.

VINCENT, *à part, traversant le théâtre.*

Que se passe-t-il donc?

JULIEN, *le voyant.*

Tiens, qu'est-ce que c'est que ce particulier?

VINCENT, *à part.*

Si j'interrogeais ce mousse... Il est dans l'intimité de la maison.

JULIEN.

Connais pas... (*Il remonte.*) Mon oncle est parti pour Notre-Dame du Grand-Morne, ça le met à l'abri de son épouse.

VINCENT, *à Julien.*

Hé! mousse!

JULIEN.

Plaît-il?

VINCENT.

Approche.

JULIEN.

Il est sans gêne ce monsieur.

VINCENT.

Est-ce que tu n'entends pas, drôle?

JULIEN.

Drôle?... c'est pas mon nom, monsieur; je m'appelle Julien.

VINCENT, *à part.*

Ah! je comprends; c'est le loustic du bord... (*Haut.*) Allons, voyons, racleur de gamelle.

JULIEN, *à part.*

Tiens, ça a l'air d'un homme qui a navigué...

VINCENT.

Est-ce qu'il faut t'envoyer une remorque? Accoste ici, vivement.

JULIEN, *radouci, à part.*

Décidément, c'est un homme qui a navigué... (*Il ôte son chapeau.*) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, commandant?

VINCENT, *levant son fouet.*

Ah! c'est heureux, moussaille! tu mériterais...

JULIEN.

Ah! doucement, Jeannette! pas de ces manières-là... (*A part.*) C'est quelque ancien maître de timonerie comme mon oncle.

VINCENT.

Allons, approche! et n'aie pas peur!

JULIEN.

Peur!... comment écrivez-vous ce mot-là, monsieur? on ne me l'a pas encore appris.

VINCENT.

Voyons, ne nous fâchons pas... tu peux me rendre service, et tout service rendu mérite récompense...

Il met la main à sa ceinture.

JULIEN.

Pardon, monsieur, vous allez déplisser votre ceinture.

VINCENT.

Comment! tu refuses?

JULIEN.

Je suis employé du gouvernement, il nous est défendu de prendre quelque chose entre nos repas... je viens de déjeuner.

VINCENT.

Il est singulier ce petit...

JULIEN.

De l'argent! par exemple! sans savoir d'où vous venez, ce que vous voulez, qui vous êtes...

VINCENT.

Qui je suis?... Je suis un ami de Mlle Laroche.

JULIEN, *vivement.*

Un ami de Mlle Jenny... ah! c'est bien différent... (*Il prend une chaise qu'il apporte à Vincent.*) Mais, c'est drôle, je ne vous ai jamais vu... quel est donc le nom de monsieur, sans indiscrétion?

VINCENT.

Vincent.

JULIEN, *retirant la chaise.*

Vincent! Eh bien! il est bon enfant, de se dire l'ami de mademoiselle; mais si je vous connais, vous êtes un gueux!

VINCENT.

Hein?

JULIEN.

Votre réputation est faite dans le pays.

VINCENT.

Drôle!... (*A part.*) Mais non, si je me fâche je ne saurai rien.

JULIEN.

L'ami de mademoiselle!... en voilà un particulier que je ferai monter en épingle le jour de Pâques.

VINCENT.

A la bonne heure! tu y mets de la franchise; mais si tu veux m'intéresser en faveur de M[lle] Jenny, tu t'y prends mal; crois-tu donc qu'on soit disposé à faire l'abandon de ses droits pour des gens qui vous méprisent, qui vous haïssent?

JULIEN.

Il a raison, j'ai parlé comme un imbécile.

VINCENT.

Et j'allais faire le niais aussi, moi; me piquer de générosité... j'ai eu raison de ne pas me presser.

JULIEN.

Vraiment! vous aviez de bonnes intentions?

VINCENT.

Oh! après ce que tu viens de m'apprendre...

Fausse sortie.

JULIEN, *se mettant devant lui.*

Mais non, mais non... s'il y a eu malentendu, c'est autre chose, vous concevez... mais puisque vous étiez avec Mlle Jenny, pourquoi n'en avoir pas profité pour lui dire...

VINCENT, *avec une impatience retenue.*

Parce que... parce que j'ai vu qu'elle souffrait de ma présence.

JULIEN.

Du tout, c'est timidité... avec ça que vous avez l'air caressant comme une pièce de 36... Mon Dieu! c'est pas une raison, je le sais bien... on peut être un brave homme au fond et avoir la physionomie d'un gredin... (*Apart.*) Faut le flatter... (*Haut.*) Et vous êtes un brave homme, j'en suis sûr... Et d'ailleurs, qu'est-ce que mademoiselle vous demande pour s'acquitter? du temps... C'est pas de l'argent, ça... c'est du temps seulement qu'elle vous demande.

VINCENT.

Tu te trompes, elle ne m'a jamais rien demandé.

JULIEN.

Oh! par exemple! M. Berthaut est allé chez vous plus de dix fois.

VINCENT.

M. Berthaut ce n'est pas Mlle Jenny.

JULIEN.

Eh bien! c'est ça! vous voulez, n'est-ce pas, que la demoiselle aille elle-même en personne vous dire : Mon bon petit M. Vincent, soyez bien gentil et je vous embrasserai à pincettes. Merci! vous n'êtes pas dégoûté; on vous en donnera des petits couteaux pour les perdre.

VINCENT, *feignant de rire.*

Il est drôle ce petit!

JULIEN, *à part.*

Il a ri! ça mord! ça mord!... (*Haut.*) Eh bien! je vois qu'il faut vous parler franchement, à vous... là, en marin.

VINCENT.

Oui, ça me plaît.

JULIEN.

Voyez-vous!

VINCENT.

Ça me touche!

JULIEN, *à part.*

Bravo! ça le touche... Ils n'ont pas su le prendre, faut connaître ces requins-là... (*Haut.*) Eh bien! mon commandant, puisque c'est comme ça, pas d'embardées!... Voyez-vous, battre des nègres, rouler carrosse, tuer en duel les plus crânes de la colonie, ça peut amuser, je ne dis pas, chacun son goût... Mais à la longue il me semble que ça doit être profondément sciant de faire toujours la même chose... aussi, à votre place, moi, je deviendrais bon enfant, pour changer.

VINCENT.

Bah!

JULIEN.

Certainement!

AIR *de Caïpigi.*

Quand on est vivant, faut qu'on vive ;
C'est bon pour un' locomotive
De suivr' toujours le mêm' chemin.
Mais l'homme qui se dit malin
De tout doit essayer un brin.
Croyez-moi, changez de système,
On vous hait, fait's que l'on vous aime,
Vous trouv'rez peut-être au total
Que fair' du bien ne fait pas d'mal,
Fait's du bien, ça n'vous f'ra pas de mal.

VINCENT.

Tu as peut-être raison !

JULIEN.

Comment, raison ! j'ai raison bien sûr... Quel honneur ça vous ferait dans l'île ! on dirait : C'est M. Vincent qui a fait le bonheur de Mlle Laroche. Sans compter les remercimens de M. Henry !... car, voyez comme ça se trouve pour votre coup d'essai, vous ferez deux heureux à-la-fois... Mlle Jenny qui vous bénira et mon lieutenant qui vous accordera son estime.

VINCENT, *soupçonneux.*

Il prend donc grand intérêt à sa cousine ?

JULIEN, *étourdiment.*

Tiens, pardieu ! puisqu'il l'aime.

VINCENT, *tressaillant.*

Ah !

JULIEN.

Et qu'il doit l'épouser.

VINCENT, *vivement.*

Lui !

JULIEN.

Mais, certainement... aussi, il sera votre ami, nous serons tous vos amis, d'abord... allons, faut profiter de votre bon mouvement... Oh ! Dieu !... si je m'appelais M. Vincent !

VINCENT.

Que ferais-tu ?

JULIEN.

Ce que je ferais ? J'irais voir le juge, j'arrêterais la vente qui doit avoir lieu demain, je ferais les démarches, tout de suite, tout de suite, pendant que c'est chaud.

VINCENT.

Oui... tu as raison, je vais m'en occuper.

JULIEN.

C'est ça, il faut que M[lle] Jenny puisse vous remercier avant de partir.

VINCENT.

Elle part!

JULIEN.

Eh! oui... M. Henry l'a décidée à s'embarquer à bord de *l'Amphitrite* avec M[me] Fareul... C'est pour cela qu'il apportait une réponse.

VINCENT.

Ah! fort bien... Alors, en effet, il n'y a pas un moment à perdre... Je cours sur-le-champs... (*A lui-même.*) Précisément le gouverneur se trouve ici près, à son habitation d'été.

JULIEN.

Il y a besoin de parler au gouverneur?

VINCENT, *sortant.*

Oui, oui, sois tranquille... avant une heure tu auras de mes nouvelles.

JULIER, *le reconduisant.*

C'est ça... bravo! M. Vincent... au plaisir de vous revoir... Ah! quand M. Berthaut va savoir que j'ai adouci le créancier féroce; car il n'y avait que celui-là de récalcitrant... (*Voyant Balandier.*) Ah! c'est-à-dire... je me trompe, il y a encore celui-ci. Il n'est pas méchant, mais il est bête; ça revient souvent au même.

SCENE XI.

JULIEN, BALANDIER.

BALANDIER, *à la cantonade.*

En vous remerciant, M. le régisseur... (*Il entre.*) Ma foi, M. Berthaut avait raison, tout est magnifique, et dans deux ans les caféières seront en plein rapport.

JULIEN.

Ah! vous avez compris ça?

BALANDIER.

Parfaitement.

JULIEN.

Eh bien! je le disais à mon oncle... Tenez, vous voyez bien le maître de danse, M. Balandier, faut pas se fier à son air; je sais qu'il n'est pas bête.

BALANDIER.

Mais je le crois bien.

JULIEN.

Alors c'est convenu, vous consentez au délai?

BALANDIER.

C'est-à-dire au contraire.

JULIEN.

Comment?

BALANDIER.

Puisque l'habitation doit doubler de valeur, j'aime mieux que ce soit entre mes mains qu'entre celles d'un autre. Vous comprenez mon système?

JULIEN.

Ah! c'est ça votre système!... (*A part.*) En voilà un vieux Vestris que j'aimerais faire danser avec l'instrument de mon oncle!

BALANDIER.

Cela se trouve d'autant mieux que j'ai l'intention de m'établir dans la colonie; j'ai la poitrine faible, les climats chauds me conviennent; aussi, je veux acheter une habitation, et comme celle-ci ne coutera pas cher...

JULIEN.

Eh bien! vous avez raison, ça vous ira, vous devez avoir l'habitude de mettre les gens au pas.

BALANDIER.

Ah! j'en réponds... Je conduirai mes noirs comme des nègres, et s'ils regimbent...

JULIEN.

Oh! vous n'avez pas ça à craindre, du moins sur l'habitation de Mlle Laroche; ils vous connaissent déjà.

BALANDIER.

Ah!

JULIEN.

Oui, ils savent que vous êtes maître de danse, et ils ont pour vous une véritable vénération.

BALANDIER.

Comment! est-ce que ces brutes auraient quelque penchant pour les arts?

JULIEN.

Les nègres, monsieur! la danse est leur vocation. Si on les exerçait à la polka et autres cancans polonais, ils feraient les délices de la bonne société. Aussi, tout-à-l'heure, en passant, j'ai entendu le grand à qui vous avez parlé en visitant les caféières... vous savez?

BALANDIER.

Ah! oui, une espèce de colosse.

JULIEN.

Et un malin... En voilà un qui a des goûts d'artiste.

BALANDIER.

Ce grand-là?

JULIEN.

Je crois bien; il apprend à jouer de la flûte pour s'accompagner en chantant... Eh bien! je l'ai entendu qui faisait votre éloge à ses camarades, et tous ont dit que s'ils avaient le bonheur de vous avoir pour maître, ils vous emmèneraient dans leur prochain voyage.

BALANDIER.

Où vont-ils donc?

JULIEN.

Chez eux... en Afrique.

BALANDIER.

En Nigritie !... Je ne le leur permettrai pas.

JULIEN.

Ah bien! ils s'en moquent pas mal! Les nègres voyagent sans passe-port; ils ont pour cela une manière très-économique et qui n'appartient qu'à eux.

BALANDIER.

Bah ! comment s'y prennent-ils donc?

JULIEN.

Oh! mon Dieu! c'est très-simple. Quand un nègre a la fantaisie de retourner chez lui, il fait son paquet de voyage : deux livres de manioc, un petit flacon de tafia et pas de linge. Il pose tout cela au pied d'un arbre, choisit la branche la plus solide, y attache une corde, fait un nœud coulant dans lequel il passe le cou, se lance, et... kouick... il part pour l'Afrique.

BALANDIER.

En effet, j'ai entendu parler de cette stupidité des nègres; et ils prétendent m'emmener avec eux?

JULIEN.

C'est décidé; on vous donnera quatre compagnons pour vous montrer le chemin, et *Tord-trois-chênes* ouvrira la marche.

BALANDIER.

Tord-trois-chênes ?

JULIEN.

Oui, le colosse, vous savez?... il s'appelait d'abord *Fleur-d'amour,* mais ils l'ont surnommé *Tord-trois-*

chênes à cause de sa force extraordinaire... Monsieur, ce gaillard-là prend trois arbres gros comme le bras, et les natte pour faire des chapeaux de paille!... Il a promis de vous prendre lui-même.

BALANDIER.

Par exemple!

JULIEN.

Tiens! plaignez-vous donc! c'est un honneur qu'on vous fait.

BALANDIER.

Je n'en veux pas.

JULIEN.

C'est décidé, vous ferez le voyage.

BALANDIER.

Mais c'est un projet abominable; je le dénoncerai à l'autorité.

JULIEN.

Ah! vous avez encore ce moyen-là; dénoncez-les, on les condamnera tous aux travaux forcés.

BALANDIER.

Tous?

JULIEN.

A perpétuité! c'est la jurisprudence du pays.

BALANDIER.

Mais je serai ruiné.

JULIEN.

Oui, mais vous serai vengé.

BALANDIER, *avec explosion.*

Je m'en moque pas mal... Je renonce à être propriétaire.

JULIEN.

Oh! pourquoi ça?

BALANDIER.

Je ne veux rien avoir à démêler avec les nègres. Mes affaires terminées, je me rembarque pour le Caire.

JULIEN.

Vous allez au Caire?

BALANDIER.

Passage, rue Saint-Denis... Vouloir m'emmener en Afrique... avec une corde...

JULIEN.

Ah ! c'est si commode...

AIR : *Père Bralançon.*

On part comme l'éclair,
C'est clair,
Et sans être las,
Là-bas,
Vous arrivez par air
Sans craindr' le mal de mer.
Mais si haut qu'on vous huche,
Vous descendrez plus tard
Couvert des œufs d'autruche
Ou des œufs de canard. (bis.)

BALANDIER.

Jamais, monsieur, jamais... je veux être payé en argent.

JULIEN.

Faudra attendre, alors.

BALANDIER.

J'attendrai.

JULIEN.

Seulement un an.

BALANDIER.

Quatre ans, dix ans, quinze ans, s'il faut.

JULIEN.

Alors, faut voir M. Berthaut.

BALANDIER, *remontant et se dirigeant vers la gauche.* J'y cours.

JULIEN.

Et signer votre consentement tout de suite.

BALANDIER.

Ah! vous voyez bien que vous êtes de mon avis.

JULIEN.

Parbleu!

BALANDIER.

Je crois bien.

AIR *précédent.*

BALANDIER.	JULIEN.
Oui, vraiment,	Oui, vraiment,
C'est plus prudent,	C'est plus prudent,
Et sans retard	Et sans retard
Je pars, car	Partez, car
J'aime encor mieux la mer	Vaut encor mieux la mer
Que ce pays d'enfer!	Que ce pays d'enfer!

(Balandier va pour sortir à gauche, Julien lui montre la droite)

Pas par là... par ici, par ici...

SCENE XII.

JULIEN, *seul.*

Eh! allez donc! encore un coup de vent de passé... Hourrah pour l'*Amphitrite!*

(Chantant et dansant.)

Avec tant de vitesse
Pourquoi quitter le bord?
Je vais voir ma maîtresse,
Tandis que le vent dort.

(On entend le vent et le tonnerre qui commencent.)

Oh! oh! à propos de coup de vent, v'là un drôle de temps qui se prépare... Tant mieux, ça nous fera peut-

être rester vingt-quatre heures de plus à terre, et je verrai le succès de la manœuvre...

SCENE XIII.

Mme MORAND, JENNY, JULIEN, BERTHAUT.

JULIEN, *appelant, à gauche.*

Mlle Jenny!... (*Mme Morand et Jenny arrivent par la porte du 3e plan, à gauche ; Berthaut par le 2e plan de droite. — Apercevant Berthaut.*) Ah! venez vite, M. Berthaut!

BERTHAUT.

Qu'y a-t-il donc?

JULIEN.

Ah! si vous saviez, Mlle Jenny, M. Berthaut... Si vous saviez, ma tante...

Mme MORAND.

Quoi?

JULIEN.

Tout est arrangé.

JENNY.

Que dis-tu?

JULIEN.

J'ai vu M. Vincent et M. Balandier, et tous deux consentent.

JENNY.

Se peut-il?

BERTHAUT.

M. Vincent?

JULIEN.

Il n'est pas si diable qu'il est noir, allez!... ça me fait l'effet d'un homme qui a servi dans la marine... aussi, je l'ai abordé franchement; il s'est un peu humanisé... alors, je lui ai parlé sentiment, délicatesse, ça lui a fait une révolution... et il est sorti pour arranger l'affaire.

JENNY.

Je ne puis croire encore...

JULIEN.

Vous avez tort, mademoiselle, car il a promis de revenir lui-même tout-à-l'heure, avant que vous ne partiez.

JENNY, *vivement.*

Il sait donc que je part?

JULIEN.

Certainement! je lui ai dit que M. Henry vous emmenait en France pour vous épouser.

JENNY.

Dieu!

JULIEN.

C'est cette confiance qui l'a décidé.

JENNY.

Malheureux! elle va le rendre plus implacable encore!

BERTHAUT.

Que dites-vous?

JENNY.

M. Berthaut, il n'y a qu'un instant cet homme vient de m'offrir sa main.

JULIEN.

Lui!

JENNY.

Blessé de mes refus, il a juré de se venger.

JULIEN.

Ah! il me trompait donc!

JENNY.

Maintenant qu'il sait tout, il cherchera Henry, il le provoquera...

JULIEN.

Et mon lieutenant qui est si brave, rien ne l'arrêtera.

JENNY.

Oh ! il ne faut pas qu'ils se rencontrent. Henry est retourné à bord, allons le rejoindre sur-le-champ...

L'orage redouble.

JULIEN, *remontant.*

Venez, venez.

BERTHAUT, *passant à Jenny.*

Mais permettez ; l'orage augmente ; il serait dangereux de traverser la rade en ce moment.

JENNY.

N'importe ! un instant de retard peut être fatal. Venez, Mme Morand.

JULIEN.

C'est dit... je vais vous conduire dans le canot qui est là amarré au quai ; partons !...

Au moment où ils vont pour sortir, Vincent paraît au fond

SCENE XIV.

Mme MORAND, JENNY, BERTHAUT, VINCENT, JULIEN.

VINCENT.

Pardon ! pardon !...

TOUS.

M. Vincent !

VINCENT.

Vous ne pouvez vous embarquer, Mlle Laroche.

JENNY.

Comment?

VINCENT.

Voici la défense du gouverneur.

BERTHAUT.

Et de quel droit, monsieur ?

VINCENT.

Du droit que lui donnent les ordonnances de s'opposer à la suite de tout débiteur...

JENNY.

La fuite !

VINCENT.

De tout débiteur qui n'a pas satisfait ses créanciers.

JENNY.

Mais que veut-on de moi? j'abandonne tout ce que je possède.

VINCENT.

Cela ne suffit point ; il y a des formalités à remplir... et la loi exige...

BERTHAUT, *après avoir lu l'ordre.*

Elle exige, monsieur, que cet ordre soit révoqué à l'instant, car la loi ne peut atteindre les mineurs, et mademoiselle n'a que dix-neuf ans.

Mme MORAND.

Pas même encore.

VINCENT.

Mais... la preuve ?

JULIEN.

Il n'y a qu'à montrer son acte de naissance.

JENNY.

Je ne l'ai pas...

Geste de joie de Vincent.

BERTHAUT.

La Dominique n'est qu'à quelques lieues, on peut envoyer...

Vent, tonnerre

VINCENT.

Par cet orage? c'est impossible, voyez ! les matelots eux-mêmes ne peuvent rejoindre la frégate.

SCENE XV.

LES MÊMES, PARISIEN, L'ESTURGEON, LES MATELOTS.

Ils entrent tumultueusement se groupant au fond, et ouvrent les rideaux du pagne. Il pleut.

L'ESTURGEON.

Cré coquin ! en v'là un ouragan des tropiques, comme dit le père Lagarcette.

BERTHAUT.

En effet, on ne peut prendre la mer.

PARISIEN.

Je crois bien : *l'Amphitrite*, qui allait appareiller, n'a pas osé lever les ancres.

VINCENT.

Vous voyez !...

JULIEN, *à Vincent.*

L'orage s'apaisera bientôt et l'on pourra alors se rendre à la Dominique.

VINCENT, *à demi-voix.*

Sans doute, mais l'orage apaisé, *l'Amphitrite* mettra à la voile... et l'acte de naissance arrivera trop tard.

JENNY, *qui a entendu.*

Dieu !

JULIEN.

Est-ce possible?... ainsi, Mlle Jenny ne pourrait suivre M. Henry... elle resterait ici seule et comme prisonnière !... Ça ne sera pas, M. Vincent !... ça ne sera pas... (*Aux Matelots.*) Voyons, les amis, qu'est-ce qui veut s'embarquer avec moi pour la Dominique ?

PARISIEN.

A c't'heure ?... pour servir de friture aux requins ? Merci !

JULIEN.

Tu refuses ?

PARISIEN.

Un peu.

JULIEN.

Et vous autres?... (*Les Matelots secouent la tête.*) Quoi ! il n'y a pas, parmi vous, deux bons enfans ! pas un !

VINCENT.

Il faudrait être fou!

JULIEN.

Eh bien! j'irai tout seul, moi!

TOUS.

Toi!

JULIEN.

Oui, et j'apporterai les papiers...

Orage violent.

JENNY.

Julien... vous resterez... Écoutez la tempête!

JULIEN, *ôtant sa veste.*

La barque est bonne et j'ai de bons bras.

BERTHAUT, *qui a remonté vers les Matelots, ramenant Julien sur le devant du théâtre.*

Mais ce vent terrible...

JULIEN.

Plus il est fort, plus j'irai vite.

TOUS.

Tu n'iras pas.

JULIEN.

Laissez-moi!

JENNY.

Julien... par la mémoire de votre mère...

JULIEN, *s'arrêtant.*

Ma mère... Oh! merci, Mlle Jenny; voilà un mot qui me rassure encore plus! vous l'avez secourue autrefois, à mon tour de vous servir!...

Il s'échappe, sort par le fond et s'élance dans le canot.

TOUS.

Julien!

JENNY, *lorsque le canot arrive au milieu du théâtre.*

Julien!...

JULIEN.

Ma mère me voit, Mlle Jenny...

(La barque continue et disparaît; Julien chante :)

Malgré les flots, malgré l'orage,
Malgré les vents, malgré la nuit...

(Ici on entend tomber la foudre ; tout le monde pousse un cri d'effroi. Jenny tombe à genoux, Mme Morand et Berthaut sont près d'elle ; les Matelots se précipitent vers le parapet. Après un court moment de silence, on entend au loin la voix de Julien qui achève l'air :)

Espoir ! espoir ! brave équipage !
C'est toujours Dieu qui nous conduit !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon de la maison de Mlle Laroche; porte au fond, fenêtres de chaque côté avec des stores, portes à droite et à gauche ; au 2me plan, une petite porte à gauche ; au 3me plan, banne en dehors, vue sur le quai ; une table, chaises.

SCENE PREMIERE.

L'ESCARBOT; *puis,* PARISIEN *et* L'ESTURGEON.

L'ESCARBOT ; *il entre avec son fusil fixé sur l'épaule par la bretelle.*

Mlle Laroche n'est pas là, c'est pas la peine de la déranger pour lui dire que je n'ai rien trouvé... L'ouragan est apaisé, et cependant j'ai eu beau battre la côte, aucune nouvelle de Julien...

Il pose son fusil près de la porte.

PARISIEN, *entrant.*

Eh! dites donc, gabelou, vous ne sauriez pas ous' qu'est le lieutenant, par hasard ?

L'ESCARBOT.

Votre lieutenant, je viens de le voir entrer à la vente

L'ESTURGEON.

Ah! c'est juste ; on a commencé de mettre à l'encan l'habitation et tout le tremblement.

PARISIEN.

C'est que v'là un ordre du commandant qui envoie M. Henry à la Désirade, pour relever des comptes d'approvisionnement...

L'ESTURGEON.

Et faut se presser, attendu que dans trois heures nous appareillons.

L'ESCARBOT.

La Désirade est à deux bonnes lieues, et c'est tout au plus si vous aurez le temps...

L'ESTURGEON, *confidentiellement.*

C'est bien l'idée du commandant. Il a appris que M. Henry avait une dent contre un habitant du pays, nommé Vincent, même qu'il avait prié l'enseigne Dutillard de se tenir prêt à lui servir de témoin.

L'ESCARBOT.

De témoin?

L'ESTURGEON.

Oui, en cas qu'il ait à se repasser un coup de rasoir sans savon.

L'ESCARBOT.

Ah! diable!

PARISIEN.

C'est pourquoi le commandant qui ne veut pas que *l'Amphitrite* ait des mots avec les bourgeois, emploie notre lieutenant pour qu'y n'reste pas à terre.

L'ESCARBOT, *qui a remonté.*

Tenez, voilà Mme Morand qui sort de la vente avec le maître de danse.

PARISIEN.

C'est vrai, il a l'air contrarié, l'homme au parasol.

SCENE II.

L'ESTURGEON, L'ESCARBOT, PARISIEN, BALANDIER, Mme MORAND, *entrant par le fond, venant de la droite.*

Mme MORAND.

Ah ! je ne puis supporter plus longtemps ce spectacle.

BALANDIER ; *il tient son parapluie ouvert.*

Ni moi.

Mme MORAND, *s'asseyant.*

Voir passer ainsi en d'autres mains tout ce qui appartenait à ma jeune maîtresse... ça me fait un mal !...

BALANDIER.

Et moi aussi, ça m'irrite, ça m'agace les nerfs.

Mme MORAND.

Ah ! c'est que vous avez un bon cœur, monsieur ; vous plaignez Mlle Laroche.

BALANDIER.

Je plains, je plains les créanciers, madame...

Il heurte Parisien de son parapluie.

PARISIEN.

Dites donc, bourgeois, si vous carguiez vot' cacatois...

Il sort avec l'Esturgeon.

BALANDIER.

Mon caca... quoi... (*Comprenant.*) Ah ! je comprends, c'est juste. Je suis tellement exaspéré, j'oublie toujours de fermer mon parapluie... Comment voulez-vous que Mlle Laroche nous paye intégralement ? Tout est vendu pour rien. Dès que M. Vincent a offert un prix, ça ne monte plus, personne ne surenchérit.

L'ESCARBOT.

Parce qu'on craint de lui déplaire ; c'est un particulier peu commode et qui a la main malheureuse ; il n'a jamais manqué son homme.

BALANDIER.

Qu'est-ce que ça me fait? je ne le crains pas; je me moque des spadassins, moi, monsieur.

L'ESCARBOT.

Tiens!

BALANDIER.

Premièrement, j'ai eu pour maître d'escrime un élève de Saint-Georges; deuxièmement, je ne me bats jamais. Aussi, tout-à-l'heure, je l'ai poussé à bout, ce spadassin de Vincent. Il montait, je montais, 800 fr... 900 fr.!... 12, 15. Il tient bon, je ne cède pas. Enfin, j'offre 2000 fr.; il s'arrête, me regarde en riant, et me laisse adjudicataire du lot disputé.

L'ESCARBOT.

C'était un beau lot, 2000 fr.

BALANDIER.

Cinq cochons, vingt-trois poules et un âne.

L'ESCARBOT.

Ah! ah! ah!

BALANDIER.

Il n'y a rien de risible là-dedans, M. le douanier.. quand je pense que l'on n'a pas encore couvert la moitié des créances et qu'il ne reste plus à vendre que les nègres... et je n'en veux pas!

Mme MORAND.

Pauvre Mlle Jenny! on ne lui laissera pas même un serviteur!

BALANDIER.

Quoi! vous aussi, madame, vous serez vendue?

Mme MORAND, *se levant.*

Par exemple!... Est-ce que j'ai l'air d'une femme de couleur? Je suis blanche, monsieur.

BALANDIER, *étonné.*

Ah! alors, je n'y conçois plus rien. Tout-à-l'heure,

je vois une charmante personne, dix-sept à dix-huit ans, un teint de lis, une taille de guêpe, des yeux de velours; je me lève et je lui offre mon siége avec empressement, tout le monde se met à rire. — Si vous n'étiez pas étranger, me dit un monsieur en paletot blanc et en chapeau de paille, voilà une action qui vous déshonorerait dans le pays.

Mme MORAND.

Sans doute.

BALANDIER.

Comment! parce que je me conduis en galant chevalier avec les femmes?...

Mme MORAND.

Avec les blanches, rien de mieux; mais c'était une femme de couleur.

L'ESCARBOT.

Certainement, nous avons une foule de gens dans la colonie aussi blancs que vous et moi, et qui n'en sont pas moins esclaves, parce que leurs bisaïeules étaient négresses.

Mme MORAND.

Oui, monsieur, ce qui fait *les noirs,* ce n'est pas la couleur, c'est l'origine.

BALANDIER.

Ah! très-bien; voilà pourquoi cette jeune fille est une femme de couleur, tandis que Mme Morand est une femme blanche.

Mme MORAND.

Oui, monsieur.

BALANDIER.

C'est à confondre, madame, c'est à confondre !

SCENE III.

LES MÊMES, PARISIEN, *au fond.*

PARISIEN.

Ah! pardon, bourgeois, on vous demande là-bas, à la vente.

BALANDIER.

Moi? j'y cours.

L'ESCARBOT.

Et votre robinson?

BALANDIER.

Robinson? il y en a un dans cette île?...

L'ESCARBOT.

Non, votre parapluie...

BALANDIER.

Ah! merci... c'est-à-dire, non... (*Regardant l'Escarbot.*) Ah! si fait, vous êtes un blanc... oui, merci. Si vous étiez un noir, je ne pourrais pas... ça me rendrait ridicule. Je commence à comprendre la couleur...

Il sort par le fond, à droite.

L'ESTURGEON, *sur le quai, au dehors.*

Hé! vous autres, parez la chaloupe.

UNE VOIX.

Oui...

L'ESTURGEON.

Julien n'est donc pas avec vous?

LA VOIX.

Non...

Mme MORAND, *à l'Escarbot.*

Comment! Julien?...

L'ESCARBOT.

Il n'a pas reparu.

Mme MORAND.

Mon Dieu! pourvu qu'il ne lui soit point arrivé malheur! mademoiselle ne cessait de demander de ses nouvelles.

L'ESCARBOT.

La voici!

SCENE IV.

L'ESCARBOT, Mme MORAND, JENNY, HENRY, BERTHAUT, *entrant par la porte de droite.*

JENNY, *à l'Escarbot.*

Eh bien! Julien? qu'avez-vous appris?

L'ESCARBOT.

Rien, mademoiselle.

HENRY, *allant au Parisien et à l'Escarbot qui sont au fond.*

Et vous autres?

PARISIEN.

Rien, mon lieutenant.

JENNY.

Que sera-t-il devenu, au milieu de cette temêpte? Ah! je porte malheur à tous ceux qui m'aiment.

BERTHAUT.

Calmez-vous, de grâce; il n'y a point encore de retard.

HENRY.

Quand je pense qu'un seul homme est cause de toutes ces inquiétudes... Ah! ma patience est à bout.

JENNY, *vivement.*

Henry! Ah! ne suis-je pas déjà assez malheureuse! rappelez-vous votre promesse.

HENRY.

Oui, vous l'avez exigé... j'ai promis de me contenir, de ne point demander compte à cet homme de son acharnement à vous poursuivre. Mais quand je pense que c'est lui qui vous retient ici... lui qui a forcé Julien à cette traversée. Ah! pourquoi mon devoir me retenait-il ailleurs!...

Il remonte.

BERTHAUT, *allant à lui.*

Vous m'y faites penser... on vient d'apporter un ordre pressé.

HENRY.

Il est vrai; mais je ne puis m'éloigner maintenant sans savoir ce que nous devons craindre ou espérer... (*Aux Matelots.*) Courez jusqu'au poste des signaux... demandez au garde s'il ne sait rien, s'il n'a aperçu aucune voile en mer.

PARISIEN.

J'y vais, lieutenant.

L'ESCARBOT.

Moi qui connais la côte, je vais avec eux.

Mme MORAND.

Je vous suis.

JENNY, *à Mme Morand.*

Oui, vous reviendrez sur-le-champ pour nous apporter la nouvelle, Mme Morand...

L'Escarbot et Mme Morand sortent.

HENRY.

J'espère encore qu'il n'aura point continué sa route, et qu'il aura pu aborder un des navires qui se trouvent en rade.

BERTHAUT.

Peut-être; mais dans ce cas, il n'apporterait pas les papiers qui sont nécessaires pour votre départ.

JENNY.

Ah! vous avez raison... de tous côtés je ne vois que motifs de douleur ou de crainte.

LAGARCETTE, *au dehors.*

Où est-il? où est-il ? il faut que je le trouve!

TOUS.

M. Morand !

SCENE V.

JENNY, HENRY, LAGARCETTE, BERTHAUT.

LAGARCETTE.

Ah! le brigand! scélérat de Julien!

TOUS.

Vous avez des nouvelles de Julien?

LAGARCETTE.

De ses nouvelles? oui, que j'en ai.

HENRY *et* BERTHAUT.

Ah! enfin!

LAGARCETTE.

Vous savez bien, lieutenant, le canot du commandant que j'avais laissé à sa garde?

JENNY.

Eh bien?

LAGARCETTE.

Eh bien! le gredin ne l'a pas amarré, et un coup de vent l'a emporté.

BERTHAUT.

Comment?

HENRY.

Que dites-vous?

LAGARCETTE.

Parbleu! ce que j'ai vu. En revenant du Grand-Morne, j'ai aperçu là-bas, près de la pointe, quéqu' chose d'échoué sur les récifs... je me suis approché... et qu'est-c' que j'ai reconnu?... le canot de *l'Amphitrite*.

JENNY.

Ciel!

HENRY.

Le canot?

LAGARCETTE.

Avec la voile déralinguée, le bordage enfoncé.

JENNY.

Et Julien?

TOUS.

Oui, oui, Julien ?

LAGARCETTE.

D'abord, v'là son chapeau que j'ai trouvé dedans, et que je me charge de lui rendre doublé de calottes.

JENNY.

Mais lui, lui !

LAGARCETTE.

Ah ! lui, je le cherche...

Il remonte.

HENRY.

Mais il montait cette barque.

LAGARCETTE, *s'arrêtant.*

Qu'est-ce que vous dites ?

BERTHAUT.

Il a voulu passer à la Dominique pendant l'ouragan.

LAGARCETTE, *descendant la scène.*

Dans le canot que j'ai vu sur les rochers ?

HENRY.

Oui.

LAGARCETTE, *avec un cri.*

Julien ! Mais alors il a donc péri !

TOUS.

Ah !

JENNY.

Oh ! ce malheur me manquait !

LAGARCETTE, *éperdu.*

Péri ! Julien ! mon neveu !... oh ! ça ne se peut pas... ça ne se peut pas... je le retrouverai...

JULIEN (au dehors).

Malgré les flots, malgré l'orage,
Malgré les vents, malgré la nuit...

TOUS.

Écoutez !

JULIEN (au dehors).

Espoir ! espoir ! brave équipage !
C'est toujours Dieu qui nous conduit !

TOUS.

C'est lui !

LAGARCETTE.

Julien !

SCENE VI.

JENNY, HENRY, JULIEN, LAGARCETTE, BERTHAUT, *à la porte.*

JULIEN, *au fond.*

Présent ! Qu'est-ce qui m'appelle?

TOUS, *remontant vers lui.*

Julien !

JENNY.

Ah ! merci, mon Dieu !

LAGARCETTE.

C'est bien lui !... (*Ouvrant ses bras.*) Viens donc ! viens !

JULIEN, *lui sautant au cou.*

Mon pauvre oncle !

BERTHAUT.

Cher Julien.

JULIEN.

Eh bien ! mon lieutenant, victoire !

HENRY.

Tu as réussi?

JULIEN.

C'est fait... j'ai les papiers.

TOUS, *avec joie.*

Les papiers !

HENRY.

Dieu soit loué !

LAGARCETTE.

Ah ! j'ai-t'y eu peur !... ah ! ça fait du bien ! ça étouffe ! ça trouble la vue !

BERTHAUT.

Brave garçon ! Mais, j'y pense, il n'y a pas un instant à perdre, il faut les porter chez le gouverneur.

HENRY.

Sur-le-champ, afin qu'en échange...

JULIEN.

Il me donne un permis d'embarquement pour mademoiselle... c'est fait aussi.

JENNY.

Comment ?

JULIEN.

En passant tout-à-l'heure à la hauteur du fort l'Olive, j'ai aperçu le pavillon de beaupré sur la frégate. Bon ! que je me suis dit; le commandant est de retour à bord, tout-à-l'heure nous torcherons de la toile ; faut pas laisser Mlle Jenny à terre... ça presse... Voilà l'hôtel du gouverneur, si j'entrais ? Je suis entré, j'ai parlé au secrétaire qui est l'ami de M. Henry ; je lui ai remis l'acte de naissance, et il m'a promis qu'avant une demi-heure nous aurions le laissez-passer signé du gouverneur.

HENRY.

Ah ! merci, mon ami, merci !

LAGARCETTE.

Ce gredin-là, il pense à tout.

BERTHAUT, *à Jenny et à Henry.*

Eh bien ! quand je vous disais d'espérer et qu'il reviendrait, ce brave garçon !

JULIEN.

Vous étiez donc inquiets, ici ?

JENNY.

Comment ne pas l'être ?

HENRY.

Maître Morand venait de trouver le canot échoué sur les brisans.

JULIEN.

Ah! oui, c'est en revenant. Figurez-vous qu'il soufflait une diable de bise carabinée...

LAGARCETTE.

J'crois bien... le feu était à la mer... et il était au milieu d'ça, dans son sabot, lui, pauvre moussaillon!

JULIEN.

Je ne m'en plaignais pas...j'étais pressé et ça me poussait... vingt nœuds à l'heure... Malheureusement, vis-à-vis la pointe Saint-François, j'ai fait une bêtise, au lieu de laisser arriver, j'ai loffé, et le canot est venu au milieu d'une douzaine de récifs qui prennent là leur bain de pieds depuis la création du monde... le canot menaçait de chavirer, avec ça qu'il n'est pas mal volage, aussi je me suis dit : Si j'attends, je risque de rester en compagnie des poissons jusqu'à ce qu'il me pousse des nageoires; comme ça pourrait être long et que je suis pressé, j'ai mieux aimé gagner terre à la nage... Il paraît que plus tard la lame aura dérapé le canot, et qu'il sera venu tout seul à la côte comme une petite demoiselle.

HENRY.

Et toi?

JULIEN.

Moi, j'ai suivi la grève à pied, en me séchant au soleil : voilà l'utilité des pays chauds.

LAGARCETTE, *ravi*.

Sait-il se pâliner, ce gredin-là... Tiens, baise-moi encore, petit!

JULIEN, *sautant au cou de son oncle.*

De tout mon cœur!

LAGARCETTE.

Et tu n'as rien attrapé dans tout ça? t'es ben vivant?

JULIEN.

Dam!... il me semble, mon oncle; je me porte comme un charme; j'ai pris un bain de mer, et on dit que c'est bon pour la santé... il n'y a que le canot qui aura besoin d'un radoub...

LAGARCETTE, *changeant de ton.*

Le canot... Ah! à propos, double gueux! qu'est-ce qui t'avait donné la permission de le prendre, hein? réponds!

JULIEN.

Ah! dam, personne, mon oncle; mais je l'aurais demandée au commandant à mon retour.

LAGARCETTE, *lui donnant une calotte; Julien remonte.*

Comment... à ton retour?

JENNY, *s'interposant.*

Ah! maître Morand!...

JULIEN.

Faites pas attention, Mlle Jenny; c'est encore un coup de vent... Pauvre oncle! En sa qualité de maître de timonerie, il est vexé d'avoir été attendri!

LAGARCETTE.

J'ai pas été attendri!

JULIEN.

Tiens, pardieu! ça se voit, vous avez encore là, dans le coin de l'œil, une grosse larme qui ne demande qu'à couler... (*Mouvement de Lagarcette.*) Eh bien! non; c'est la colère qui vous fait parler... n'en parlons plus.

LAGARCETTE.

Non, n'en parlons plus... c'est égal, le Vincent est enfoncé !

JULIEN.

A quarante brasses, comme votre corsaire *l'Ariel*.

LAGARCETTE.

Chut, petit; ne plaisante pas de ça.

JULIEN.

Mais il ne reviendra pas sur l'eau, celui-là... (*Allant à Henry.*) et vous pouvez naviguer grand largue.

JENNY.

Cher Julien, comment pouvoir vous payer de pareils services, et vous prouver ma reconnaissance?

JULIEN.

Eh bien! ma foi, sans façon : j'ai une demande à vous faire... j'ai pas mangé depuis hier...

JENNY.

Ah!

JULIEN.

Si vous me permettez de prendre quelque chose sous le pouce...

JENNY.

Je cours à l'instant...

JULIEN.

Par exemple!... vous déranger?... est-ce que je ne connais pas la maison?... Je vais moi-même...

Il sort par le fond de droite.

HENRY.

Moi, il faut que j'exécute les ordres du commandant, qui m'envoie à la Désirade. Faites toutes vos dispositions, chère Jenny, afin de pouvoir nous rejoindre à bord.

JENNY.

Vous m'y trouverez.

LAGARCETTE.

Pendant ce temps, j'irai avec les matelots pour tâcher de remettre le canot flot.

ENSEMBLE.

AIR *du quadrille de la Chaste Suzanne.*

Sans perdre un moment,
Vivement
En route, les enfans ;
Car voici le beau temps
Pour filer gaiement
Sous le vent.
En mer, comm' en amours,
Profitons des beaux jours.

LAGARCETTE (à Henry qui va sortir).

Est-ce que mam' Lahoraine,
Doit v'nir avec nous ?

HENRY.

Oui, Jenny l'emmène.

JENNY.

Oh ! rassurez-vous,
Nous partirons tous !

LAGARCETTE.

Allons, décidément, ce sera embêtant... enfin!

JENNY.

Profitez du temps,
Seulement
Songez, en nous quittant,
Qu'ici je vous attends.
L'absence est vraiment
Un tourment ;
Mais il faut en ce jour
Ne penser qu'au retour.

BERTHAUT.

Partez à l'instant,
Seulement
Songez, en nous quittant,
Qu'ici l'on vous attend.
L'absence est vraiment
Un tourment ;
Mais il faut en ce jour
Ne penser qu'au retour.

HENRY.

Je pars à l'instant.
Cependant
Je songe, en vous quittant,
Qu'en ces lieux on m'attend.
L'absence est vraiment

Un tourment;
Mais il faut en ce jour
Ne penser qu'au retour.

(Ils sortent par le fond. Henry par la gauche, Lagarcette par la droite)

SCENE VII.

BERTHAUT, JENNY.

BERTHAUT.

Enfin, chère enfant, vous allez être libre, heureuse.

JENNY.

Heureuse... oh! oui, n'est-ce pas? Henry est un noble cœur!

BERTHAUT.

Sans doute; et vous pouvez lui confier votre avenir... Seulement, quand vous serez loin d'ici, n'oubliez pas trop vos amis...

JENNY.

Vous oublier... est-ce que cela est possible? Hélas! votre amitié n'est-elle pas tout ce qui me reste ici?

BERTHAUT.

Il n'est que trop vrai!

JENNY.

Ils m'ont tout enlevé, M. Berthaut; jusqu'aux objets les plus chers et les plus sacrés!

BERTHAUT.

Comment?

JENNY.

Vous savez que j'avais conservé la chambre de ma mère, comme un religieux souvenir. En y retrouvant chaque objet à sa place accoutumée, je me faisais par instans une sorte d'illusion, je n'étais pas complétement orpheline.

AIR *de la Bonne Vieille.* (Béranger.)

Tout m'y parlait encor de sa présence,
Meubles, portraits et travail commencé ;
Tout m'y disait : oui, ce n'est qu'une absence,
Et j'attendais, et le cœur oppressé,
A chaque objet que rencontrait ma vue,
Il me semblait, quand j'entrais là,
Que cette voix, si chère et si connue,
M'allait crier : Mon enfant, me voilà !

BERTHAUT.

Pauvre fille !

JENNY.

Eh bien ! aujourd'hui, en voyant les créanciers, les gens de justice, tous les apprêts de cette vente qui m'annonçaient ma ruine, je me dirigeai instinctivement vers la chambre de ma mère pour y chercher la consolation et le courage... la chambre était fermée, le sceau de la loi m'en interdissait l'entrée.

BERTHAUT.

Oh !

JENNY.

Là, rien ne m'appartenait plus... et là, pourtant, étaient mes plus chers souvenirs, ceux qui faisaient une part de mon cœur !... Le livre dans lequel ma mère m'apprit à lire, la croix d'or qu'elle m'avait laissée en mourant, je n'ai rien pu sauver, M. Berthaut, rien ; pas même le portrait de mon père...

Julien, qui est entré par la porte de droite sur le commencement de ce récit, se trouve près d'elle au moment où elle prononce ces derniers mots, et il lui présente un médaillon.

JULIEN.

Pardon, le voilà, Mlle Jenny.

JENNY, *avec un cri de joie.*

Que dis-tu ?... son portrait !... (*Elle le baise.*) Et c'est toi ?...

JULIEN.

C'est moi qui vous le rapporte.

JENNY.

Mais, comment... comment est-il entre tes mains?...

JULIEN.

Mon Dieu, je flânais là-bas, tout en déjeunant comme vous me l'aviez permis; j'allais voir où ils en étaient de leur pillage, quand tout-à-coup j'aperçois ce médaillon dans les mains d'un grand braillard de revendeur... Cristi! ça m'a serré le cœur de voir ça dans les mains d'un marchand de bric-à-brac, une chose qui n'est qu'à vous... qui ne doit, qui ne peut être qu'à vous... C'est pas de la marchandise, que je lui ai dit... c'est une pensée, ça, c'est un souvenir... parce qu'une fille... une enfant... vous comprenez bien, mon brave homme, que lorsqu'on a d'ça?... mais il est bête, cet homme... il ne comprenait pas... alors, je lui ai donné l'argent de ma masse, que j'avais pas encore eu le temps de dépenser à terre... ça lui a ouvert l'intelligence, et il m'a rendu le portrait... Voilà toute l'histoire.

JENNY.

Ah! tu ne pouvais me faire un don plus cher et plus précieux!...

Elle baise le portrait. Musique.

BERTHAUT.

Pauvre Jenny!

SCENE VIII.

Mme MORAND, JENNY, BERTHAUT, JULIEN.

BERTHAUT.

Tout est fini, là-bas.

JENNY.

Enfin!

Mme MORAND.

Voici les créanciers et le juge de la vente... (*A Jenny.*) Vos serviteurs les accompagnent... Avant de passer sous les ordres d'un nouveau maître, ils ont voulu vous voir une dernière fois, Mlle Jenny.

JENNY.

Ah! qu'ils viennent! qu'ils viennent!...

SCENE IX.

Mme MORAND, JENNY, BERTHAUT, BALANDIER, VINCENT, LE JUGE, CRÉANCIERS, COLONS, FEMMES DE COULEUR, ESCLAVES, MATELOTS.

JENNY, *aux Femmes qui sont venues se placer à gauche.*

Merci, mes amis, de ce dernier témoignage de dévouement et d'affection.

BALANDIER.

On va régler les comptes, M. Berthaut, car il ne reste plus rien à sauver, c'est-à-dire à vendre.

BERTHAUT.

Monsieur!... (*Montrant Jenny.*) devant elle.

BALANDIER.

C'est juste, mais nous n'aurons pas cinquante pour cent de nos créances.

VINCENT, *qui a causé avec le Juge, s'approche de Jenny.*

Mlle Laroche n'a aucune observation à faire sur ce qui vient de se passer?

JENNY.

Aucune, monsieur; désormais, tout ce qui est ici vous appartient.

VINCENT, *à demi-voix à Jenny.*

Les biens que vous venez de perdre, vous pouvez en-

core les recouvrer ; parlez, et les preuves d'affection remplaceront les témoignages de haine...

JENNY, *à Mme Morand.*

Henry m'attend, Mme Morand, préparez tout pour notre départ.

VINCENT, *éclatant.*

Votre départ ! il est impossible.

JULIEN, *qui s'est approché.*

Impossible !....

VINCENT, *étonné.*

Julien !...

JULIEN.

Vous qui avez le coup-d'œil marin, voyez donc si l'on peut avoir la mer plus belle et le vent plus propice.

VINCENT.

Mais cet acte de naissance ?

JULIEN.

Soyez paisible, on l'a présenté au gouverneur, qui va nous renvoyer nos papiers de bord visés et paraphés.

VINCENT, *avec violence.*

Je veux les voir, il me les faut, entends-tu bien, il me les faut !

JULIEN.

Justement, voilà le planton du gouverneur qui vous les apporte... (*Leplanton du gouverneur paraît au fond.*) Vous n'avez qu'à parler... tout vous réussit... (*Prenant le paquet et lisant la suscription.*) Pour Mlle Laroche.

VINCENT.

Donne !...

Il descend la scène vers la droite.

JULIEN.

Oh ! nos papiers sont en règle !... vous n'avez qu'à

voir... après ça, il manque peut-être des points et des virgules... je ne les ai pas lus!

VINCENT.

Malédiction!... le premier ordre est annulé!...

JULIEN, *à part.*

Décidément, le colon n'est pas dans son assiette.

(Il fredonne :)

Bonjour, mon ami Vincent ;
La santé, comment va-t-elle ?

VINCENT, *poussant un cri de surprise.*

Que vois-je? ah!...

JULIEN.

Il va tomber en faiblesse, c'est sûr. Voulez-vous un siége, mon commandant?

VINCENT, *le regardant en souriant.*

Décidément, tu es intelligent, petit, je te remercie!...

JULIEN.

Il me fait des complimens.

VINCENT.

Sans toi, sans ton courage, nous n'aurions pas cet acte important.

BERTHAUT, *à Jenny qui le regarde étonné.*

Où en veut-il venir?

VINCENT, *remontant au Juge.*

En effet, Mlle Laroche est mineure.

JULIEN, *aux Créanciers.*

Mineure!... Donc elle est libre!

BALANDIER.

Alors, nous n'avons aucun recours et nous perdons la moitié de nos créances.

VINCENT, *avec énergie.*

Vous ne perdrez rien... (*Au Juge.*) Ne vous pressez point de clore l'inventaire, monsieur.

BALANDIER.

Il reste encore quelque bien à vendre?

VINCENT.

Il en reste un !

TOUS.

Comment?

BALANDIER.

Considérable !

VINCENT.

Le plus considérable de tous. Lisez plutôt cet acte de naissance!... Jenny, fille de M. Laroche et de Marthe... esclave!...

TOUS.

Oh!...

VINCENT, *continuant.*

De Marthe, esclave, non affranchie...

Musique.

JULIEN.

Dieu!...

BERTHAUT, *prenant l'acte.*

Se peut-il!

JENNY, *douloureusement.*

Ah! c'était là le secret de ma mère...

VINCENT.

Vous connaissez la loi, la fille suit le sort de sa mère!...

BERTHAUT.

Ah! vous ne serez pas assez cruel...

VINCENT, *au Juge.*

Reprenez donc vos fonctions, monsieur; nous n'avons pas achevé!... il reste encore une esclave à vendre!...

JULIEN, *au Juge.*

Monsieur, monsieur, il a menti!... n'est-ce pas, qu'il a menti?

LE JUGE.

C'est la loi!...

JULIEN, *à Berthaut.*

Que dit-il ! c'est impossible !...

BERTHAUT, *tristement.*

C'est la loi !...

JULIÈN, *à Jenny.*

Non, non, cela ne sera pas, mademoiselle, cela ne peut être !...

JENNY.

C'est la loi !... (*Elle laisse tomber son écharpe et recule jusqu'au groupe des esclaves.*) Ma place est là, maintenant !... ouvrez-moi vos rangs, car je suis désormais votre égale !...

Les Esclaves pleurent et lui baisent les mains.

JULIEN, *ne comprenant pas.*

Leur égale... c'est la loi... Mais je ne suis pas fou, pourtant... ce n'est pas un rêve !... Oh ! mon Dieu ! tout cela est vrai !...

BERTHAUT, *à Vincent.*

Écoutez-moi, monsieur. Je ne dirai rien contre le droit qu'un hasard funeste vient de vous donner sur Mlle Laroche !... Je ne vous demande qu'une chose, c'est de me laisser racheter sa liberté...

Le Juge s'est mis à la table que l'on a placée au milieu du théâtre, un peu à droite, à la hauteur du 2me plan ; les Créanciers sont à droite ; au lieu de répondre à Berthaut, Vincent se rapproche de la table et y dépose des billets.

VINCENT, *froidement, près de la table à droite.*

J'offre deux mille piastres.

BERTHAUT.

J'en donne trois mille.

VINCENT.

Je donne six mille piastres.

BERTHAUT, *effrayé.*

Six mille !...

La musique cesse.

JENNY, *à Berthaut.*

C'est trop!... c'est trop!... abandonnez-moi, mon ami!...

BERTHAUT.

Non, non, je ne puis m'y résoudre... Je ne possède que le double de cette somme!... C'est le seul patrimoine de mes enfans!... mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là, du moins, sont sûrs de la liberté!... (*A Vincent.*) Monsieur, je sais que vous êtes plus riche que moi, mais n'en abusez pas!... Ce n'est point une lutte que j'engage, c'est un devoir d'humanité que j'accomplis!... J'ai promis à cette enfant d'être son protecteur... (*Les mains jointes et les larmes aux yeux.*) Au nom du ciel, laissez-moi tenir ma parole!... je donnerai douze mille piastres!...

VINCENT.

J'en donne quinze mille!...

JULIEN, *qui a suivi ce débat, s'élançant sur Vincent.*

Brigand!...

Les Créanciers l'arrêtent.

JENNY.

Julien!... (*A Berthaut.*) Abandonnez-moi!... abandonnez-moi!...

BERTHAUT, *aux Créanciers.*

Messieurs, vous n'avez d'autre intérêt à cette vente que le remboursement de vos créances!... Eh bien! j'engage ici ma parole d'honneur de les solder toutes en une année!

VINCENT.

Je les solde toutes à l'instant!...

Il jette sur la table son portefeuille.

TOUS.

Ah!...

Silence général. Jenny tombe sur un siége. — Musique.

LE JUGE.

Nul ne fait de nouvelles offres? alors M. Vincent reste légitime propriétaire de l'esclave mis en vente.

BERTHAUT, *avec accablement.*

Tout est fini!...*

VINCENT.

Il ne reste plus que les dernières formalités à remplir.

LE JUGE.

Venez-vous, M. Berthaut?

BERTHAUT.

Allez sans moi, monsieur; maintenant qu'il n'y a plus rien à sauver, ma présence est inutile!...

VINCENT.

Vous vous trompez, monsieur; comme créancier, votre présence est indispensable...

Geste du Juge qui le confirme.

BERTHAUT.

Alors, je vous suis, messieurs... (*Donnant la main à Jenny.*) Adieu... (*A part.*) Pauvre enfant!... pas même un espoir à lui donner!...

Il sort par la porte de gauche.

VINCENT.

Et vous, Jenny, préparez-vous à me suivre...

Il sort par la porte de gauche. Tout le monde sort, excepté Julien et Jenny.

SCENE X.

JENNY, JULIEN.

JULIEN, *après un silence, va tomber à genoux près de Jenny.*

Oh! mademoiselle!... mademoiselle!... (*La musique*

* Sur la musique, les femmes esclaves sortent par le fond, à droite; le Juge et les Créanciers par la porte de gauche.

cesse.) Eh quoi! pas une plainte, pas une larme! Tandis que moi, je pleure... comme un enfant sans force et sans courage... (*Se relevant avec rage.*) Et dire qu'un brigand comme ça est millionnaire!... qu'il l'a emporté!... qu'il sera votre maître!... oh! non, ça serait trop affreux... Je sens là quelque chose qui me dit que ça n'est pas possible... Mais, parlez donc, Mlle Jenny... Mlle Jenny... parlez-moi... Dites que vous espérez aussi... ce silence me fait peur... J'aimerais mieux vous voir pleurer.

JENNY, *toujours assise, et avec un accablement amer.*

Ne sais-tu pas que l'on raille l'esclave sans courage qui regrette sa liberté! Pleurer!... non!... je ne donnerai point cette joie à l'homme qui me persécute. Je vois mon malheur tel qu'il est, sans espérance!

JULIEN.

Ne croyez pas ça, mademoiselle. Quand M. Henry va savoir...

JENNY.

Henry!

JULIEN.

Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi l'ont-ils éloigné de vous dans un pareil moment?

JENNY, *se levant vivement.*

Ah! c'est une protection du ciel... s'il eût été ici, il eût provoqué cet homme... exposé sa vie...

JULIEN.

Oh! c'est pas le danger qui l'arrêtera, et à son retour...

JENNY.

Il ne me retrouvera plus ici. A tout prix je veux éviter une rencontre... et le prochain départ de la frégate la rendra impossible.

JULIEN.

Vous ne le verrez même pas ?

JENNY.

Non, Julien, je ne m'en sens pas le courage... Je lui écrirai... Je vais lui écrire, là... Tu lui remettras la lettre, Julien, tu me le promets, n'est-ce pas ?

JULIEN.

Soyez tranquille, mademoiselle.

JENNY.

Et tu ne le quitteras point surtout. Tu veilleras sur lui... tu le consoleras.

JULIEN.

Oui, mademoiselle.

JENNY.

Merci !... (*Regardant autour d'elle avec douleur.*) Et maintenant, adieu à tout ce que j'ai aimé ici... Adieu à tous mes souvenirs... Adieu, Julien !...

JULIEN, *lui baisant la main qu'elle lui présente.*

Mademoiselle !...

JENNY.

Du courage... du courage !... (*Elle va à la table, se laisse tomber sur une chaise et s'écrie avec explosion.*) O ma mère ! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la première ; du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et maintenant, toi, tu es libre pour toujours !...

On entend la voix de Vincent.

VINCENT, *en dehors.*

Préparez tout pour mon départ

JULIEN.

C'est lui déjà !

JENNY.

Lui !

JULIEN, *se levant.*

Il vient vous chercher !

JENNY, *éperdue.*

Oh ! pas encore !... pas encore !...

Elle sort par la porte de droite.

SCENE XI.

VINCENT, *sortant de la porte de gauche, un cigare à la bouche;* JULIEN, *près de la porte de droite.*

VINCENT, *des papiers à la main.*

Tout est fini !... (*Apercevant Julien.*) Ah ! c'est toi, mousse; va prévenir ta protégée que je l'attends.

JULIEN.

Un instant... Il faut que je vous parle avant.

VINCENT.

Toi ?... Que me veux-tu?

JULIEN.

Vous m'avez trompé hier, en me promettant d'être bon pour Mlle Jenny... Vous m'avez trompé en me faisant croire que vous aviez du cœur...

VINCENT.

Ah ! tu vas recommencer!

JULIEN, *se reprenant.*

Non, non, je ne dis pas ça pour vous offenser... c'est pas mon intention, c'est pas mon intérêt, puisque maintenant le sort de Mlle Jenny dépend de vous ; aussi faut me pardonner si tantôt je vous ai dit des choses qui vous déplaisent ; vous savez bien qu'un mousse, ça ne connaît pas les usages... j'ai eu tort, et je vous demande pardon !

VINCENT.

Ah ! diable ! te voilà bien radouci ; mais d'où vient donc cet intérêt pour Mlle Laroche ?

JULIEN.

D'où il vient ?... mais vous ne savez donc pas ce

qu'elle et sa famille ont fait pour moi? vous ne savez donc pas qu'ils m'ont élevé, qu'ils ont soigné ma mère!... ma mère, ah! tenez, pensez à ce nom-là, M. Vincent. Vous devez avoir aussi aimé la vôtre, pensez-y, ça vous rendra meilleur.

VINCENT.

Écoute, petit, tu m'as fait une guerre acharnée depuis hier, un autre t'en voudrait; eh bien! moi, j'aime les gens de résolution, et je vais te le prouver en te donnant un conseil.

JULIEN.

Quel conseil?

VINCENT.

Celui de ne pas te donner tant de peine pour les autres, vu qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi.

JULIEN.

Ah! oui, ce sont vos principes; mais c'est là ce qui vous fait haïr de tout le monde.

VINCENT.

Tout le monde a tort : je cherche mon plaisir, mais je ne cherche pas le chagrin des autres... et en voici la preuve, tiens...

Il lui montre un papier.

JULIEN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

VINCENT.

L'acte d'affranchissement de Mlle Laroche.

JULIEN.

Est-ce possible?

VINCENT.

Je n'ai qu'à le signer.

JULIEN.

Et vous le signerez?

VINCENT.

Je le signerai.

JULIEN.

Ah ! si vous faites ça !...

VINCENT.

Pourvu qu'elle accepte la condition que je lui ai faite, qu'elle m'épouse.

JULIEN.

Vous ?... ça ne se peut pas, vous le savez bien.

VINCENT.

Alors, qu'elle ne se plaigne point de son malheur... c'est elle qui l'aura voulu.

JULIEN.

Parce qu'elle refuse une proposition impossible à accepter, oui, impossible... car vous savez bien qu'elle ne peut pas être votre femme. Mais qu'est-ce que vous voulez ? c'est donc un esclave !... Eh bien ! alors, prenez-moi... oh ! oui, tenez, prenez-moi, je vous jure que je vous serai dévoué ! Vous aurez beau me battre, je travaillerai jour et nuit ; je ne me plaindrai pas, jamais, jamais... Vous ne répondez rien ! Mais comment faut-il donc faire pour vous prier ? Mon Dieu ! je ne sais pas parler, moi, et j'ai pourtant là tant de choses qui ne peuvent pas sortir !... Mais, regardez, je vous parle les mains jointes... j'ai pas honte de pleurer, de me mettre à genoux... tenez, m'y voilà, M. Vincent ; mais, je vous en prie, je vous en prie !...

VINCENT, *passant.*

Il est fou !

JULIEN.

Je suis fou parce que je vous prie d'avoir pitié.

VINCENT.

Mon parti est pris.

JULIEN, *se relevant.*

Oui ! eh bien ! c'est ce que nous verrons... M. Henry va arriver, et il ne consentira jamais à laisser sa cousine entre vos mains... il se fera plutôt tuer.

VINCENT.

Qu'à cela ne tienne, je le tuerai !

JULIEN, *frémissant.*

Ah ! c'est là ce que vous voulez, un duel ! parce que vous êtes sûr de votre coup ?

VINCENT.

Parfaitement sûr.

JULIEN, *hors de lui.*

Oui... mais, c'est pas mon lieutenant qui vous tuera, c'est moi.

VINCENT, *riant.*

Toi ? ah ! voilà qui est plaisant.

JULIEN.

Ça vous étonne, parce que je ne suis qu'un mousse, un enfant, et que vous êtes un gredin redouté de tout le monde, parce qu'avec une main vous pouvez m'écraser... Mais on abat bien un tigre avec une balle.

VINCENT, *jetant son cigare avec colère.*

Assez, mousse ! la patience m'échappe à la fin...

JULIEN.

Et à moi aussi, elle m'échappe, car moi aussi vous m'avez insulté.

VINCENT.

Toi !

JULIEN.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Oui, moi, car malgré ma colère,
J'ai prié que vous m'excusiez
Pour celle qui soigna ma mère;

Je viens de pleurer à vos pieds,
J'ai serré la main qui l'enchaîne,
Et quand on se sent un peu d'cœur,
Serrer votre main dans la sienne
Est-c' que c'n'est pas un déshonneur?
Allons donc, c'est un déshonneur!

VINCENT, *avec mépris.*

C'est-à-dire que tu veux me demander raison?

JULIEN.

Un duel!... avec lui!... (*Riant d'un rire amer, et le regardant en face.*) Ha! ha! ha! mais c'est toi qui es fou!... Avec un homme de cœur, on peut se battre, Vincent; mais avec une vipère, on l'écrase!...

Il s'élance vers le fond et saisit le fusil laissé par l'Escarbot.

VINCENT.

Que vas-tu faire?

JULIEN, *très-simplement.*

Je vas vous tuer.

VINCENT.

Malheureux!

JULIEN, *égaré de colère.*

A genoux, Vincent, et demande pardon à Dieu!... car c'est fini de toi!... à genoux!

SCENE XII.

JULIEN, LAGARCETTE, VINCENT.

LAGARCETTE, *paraissant au fond. Avec un cri, et relevant le fusil.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

JULIEN.

Otez-vous, mon oncle... ôtez-vous!

LAGARCETTE.

Veux-tu bien, double gueux!...

JULIEN.

Laissez-moi... il faut que je le tue !

LAGARCETTE.

Qui ?

JULIEN.

Lui ! Vincent !

LAGARCETTE.

Vincent?... ah! le voilà !... minute, ça me regarde!... (*Marchant à lui.*) C'est donc toi, brigand, qui fais vendre... (*Le reconnaissant.*) Ah ! mon Dieu !...

Il recule étonné.

JULIEN, *étonné.*

Qu'avez-vous, mon oncle?

LAGARCETTE, *avec épouvante.*

C'est lui ! je le reconnais !

VINCENT, *s'approchant.*

Comment ?

LAGARCETTE, *entraînant Julien.*

Ne restez pas ici, Julien ; il t'arriverait malheur !...

JULIEN.

Mon oncle!... qu'est-ce qu'il y a? C'est la première fois que vous tremblez devant un homme.

LAGARCETTE, *reculant toujours.*

C'est pas un homme que je te dis.

JULIEN.

Quoi donc ?

LAGARCETTE.

Le capitaine de *l'Ariel !*

JULIEN, *vivement.*

De *l'Ariel ?...* vous êtes sûr ?

LAGARCETTE.

Oui, oui ; viens-t'en, je t'expliquerai... viens...

Lagarcette veut faire sortir Julien par la porte du fond, celui-ci le fait entrer par la petite porte de gauche, 3me plan.

JULIEN.

Non, par là, mon oncle, c'est le plus court.

SCENE XIII.

JULIEN, VINCENT.

Vincent veut sortir par le fond. Julien ferme vivement la porte et se place devant lui.

JULIEN.

Un moment! un moment! la consigne défend de sortir.

VINCENT, *furieux*.

Encore!

JULIEN.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, que nous réglions nos petits comptes.

VINCENT, *furieux*.

Mousse, prends garde à toi! je ne souffrirai pas plus longtemps ton insolence.

JULIEN, *ouvrant la porte du fond*.

Non... tenez, voyez comme j'ai peur... (*Il jette le fusil au dehors.*) Ha! ha! ha! je vous tiens maintenant.

VINCENT.

Comment!... tu oses...

JULIEN.

Rester face à face avec un gueux de pirate...

VINCENT, *s'élançant sur lui*.

Mais... misérable!...

JULIEN.

Faut-il que j'appelle?

VINCENT, *reculant épouvanté*.

Tais-toi!

JULIEN.

Ah! je vous tiens maintenant. Mon oncle vous a reconnu... il a même eu beaucoup de plaisir à vous voir.

VINCENT.

Cet homme est fou ou il est ivre.

JULIEN.

C'est ce que nous saurons, grâce aux papiers de bord qui concernent le capitaine du corsaire *l'Ariel*, grâce à son signalement.

VINCENT, *saisi.*

Un signalement.

JULIEN.

Que j'ai lu et copié... Et plus je vous regarde... votre taille... votre figure...

VINCENT, *lui saisissant le bras.*

Silence, malheureux! silence!

JULIEN, *vivement.*

Et à la main droite... la même blessure.

VINCENT, *retirant sa main.*

Ah!

JULIEN.

C'est vous!... (*Riant.*) Oh! oh! oh! et moi qui voulais vous tuer!... ce que c'est que de ne pas connaître les personnes... il était si facile de nous entendre.

VINCENT.

Nous entendre?... je comprends... Ah! tu veux te faire payer ton silence... soit... désigne la somme.

JULIEN.

La somme?... Non, je serai franc avec vous, M. Vincent, parce qu'entre gens qui ont navigué on se doit ça. Vous m'offririez des millions, que je les refuserais pour avoir le plaisir de vous voir pendre à la grand' vergue.

VINCENT.

Que dis-tu?

JULIEN.

Vous savez que c'est l'usage... Mais, malheureusement, ça demanderait du temps, des formalités, et com-

me nous sommes pressés, je suis forcé de renoncer à cet agrément personnel.

VINCENT.

Mais que veux-tu, enfin ?

JULIEN.

Ah! ce que je veux? tenez, je suis bon enfant... je veux vous donner le temps de changer de climat... mais à une condition...

JENNY, *en dehors.*

C'est lui! c'est lui!

VINCENT.

Tais-toi!

SCENE XIV.

JENNY, *entrant par la porte de droite ;* JULIEN, VINCENT.

JENNY.

Julien, c'est lui, c'est Henry.

JULIEN.

Mon lieutenant?

VINCENT.

Il est de retour.

JENNY.

Ah! qu'il n'entre pas ici, qu'il ne puisse rencontrer...

JULIEN, *courant au fond.*

Au contraire, mademoiselle; arrivez donc, M. Henry, arrivez.

VINCENT.

Ah! je pourrai donc me venger sur quelqu'un!

SCENE XV.

Mme MORAND, BERTHAUT, JENNY, HENRY, JULIEN, VINCENT, DEUX TÉMOINS.

Mme MORAND.

Elle est ici... la voilà.

HENRY.

Ah! Jenny! j'ai tout appris; mais, rassurez-vous; tant que j'existerai... (*Allant à Vincent.*) Vincent! Ah! le ciel soit loué, je n'aurai pas longtemps à vous chercher.

VINCENT.

Monsieur...

HENRY.

Oh! pas d'explication; j'ai quitté le bord malgré la défense du commandant; déjà sans doute on est à ma poursuite... nous avons des armes, des témoins... venez...

Il remonte.

JENNY, *l'arrêtant.*

Henry, je vous en conjure...

JULIEN.

Rassurez-vous, mademoiselle, ils ne se battront pas.

HENRY.

A l'instant!

JULIEN.

C'est impossible, vous dis-je...(*Sérieusement.*)M. Vincent sait bien lui-même que vous ne pouvez vous battre avec un homme... comme lui... un... si brave homme... il n'en a pas l'air, mais c'est un bien brave homme, allez!

HENRY.

Lui! le persécuteur de Jenny!

JULIEN.

Allons donc! son libérateur, au contraire.

HENRY.

Comment?

JULIEN.

Dites-leur donc que vous avez là tout préparé, tout notarié, l'acte d'affranchissement qui rend à Mlle Laroche son nom et sa fortune.

JENNY.

Dieu!

HENRY.

Il se pourrait?

JULIEN, *vivement*.

Vous l'avez mis là, dans votre poche, à gauche.

VINCENT.

Jamais!

JULIEN.

Dites donc, pour un homme d'esprit, il me semble que vous n'en montrez guère.

VINCENT.

Qu'espères-tu? me livrer? mais Jenny n'en reste pas moins esclave. Tant que la loi n'aura pas prononcé, moi seul ai le droit de l'affranchir, et vous partez dans une heure.

JULIEN.

Oui, mais si je parle, vous serez pendu, et ça vous rendra ridicule; tandis qu'en me taisant, je vous laisse le beau rôle... Allons, voyons, faut bien faire les choses...

Vincent semble hésiter, enfin il prend l'acte, va à la table, signe; puis froissant le papier, il le jette au milieu du théâtre et va pour sortir par le fond; Julien a ramassé le papier et l'as remis à Jenny.

SCENE XVI.

Mme MORAND, BERTHAUT, JENNY, HENRY, JULIEN, LAGARCETTE; *puis*, BALANDIER, MATELOTS, ESCLAVES.

LAGARCETTE, *à Mme Morand*.

Est-il parti?...

Il se trouve en face de Vincent.

VINCENT.

Place!...

Il sort.

LAGARCETTE, *se jetant de côté.*

Oh ! cré coquin !

JULIEN, *courant à lui.*

Rassurez-vous, mon oncle, ce n'est pas le diable.

LAGARCETTE.

Tu es sûr ?

JULIEN.

Oui, ce n'est que son cousin germain.

LAGARCETTE.

Hein ?

JULIEN.

Taisez-vous, je vous expliquerai ça plus tard.

HENRY.

Qu'est-ce donc ?

JULIEN.

Rien, M. Henry... (*Coup de canon.*) c'est mon oncle qui dit que v'là le coup de partance. A vos avirons, mes matelots...

HENRY.

Mais voyons, tu ne m'as rien expliqué...

JULIEN.

Qu'est-ce que ça vous fait, puisque tout est arrangé?

BERTHAUT.

Oui, grâce à toi !

JULIEN.

Le fait est que pour un mousse j'ai pas mal piloté.

HENRY, *lui donnant la main.*

Brave garçon !

JENNY, *lui donnant aussi la main.*

Cher Julien !

JULIEN.

Vous me donnez vos mains, c'est pour que je les réunisse, n'est-ce pas? maintenant, personne ne pourra plus les séparer ; c'est tout ce que je voulais... (*Il baise les deux mains réunies.*) Allons, vive la joie ! on fera les deux noces à-la-fois.

LAGARCETTE.

Deux noces?

JULIEN.

Certainement; il vous en faut une aussi, mon oncle. Je veux enlever la jarretière de la mariée.

LAGARCETTE.

Veux-tu te taire!...

Il lui donne une calotte.

JULIEN.

Bien touché! J'ai mon chargement; en route et vive la France!

BALANDIER, *entrant; Julien descendant à l'avant-scène; les autres personnages remontent la scène.*

Oui, vive la France! j'y retourne.

JULIEN.

Vous?... eh bien! et vos bêtes?...

BALANDIER.

Je les ai vendues.

JULIEN.

Bah! toutes?...

BALANDIER.

Toutes.

JULIEN.

Alors vous partirez seul?

BALANDIER.

Tout seul.

JULIEN.

Bravo!...

CHOEUR FINAL.

AIR : *Allons, rions, chantons, buvons.* (Salamandre.)

En mer! en mer! vive la France!
Le bonheur nous attend au port;
Le plaisir, l'amour, l'espérance
Charmeront les ennuis du bord.
En mer! en mer! vive la France!
Amis, le bonheur et l'amour
Là-bas vont fêter le retour,
Fêter le retour.

FIN.

